

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

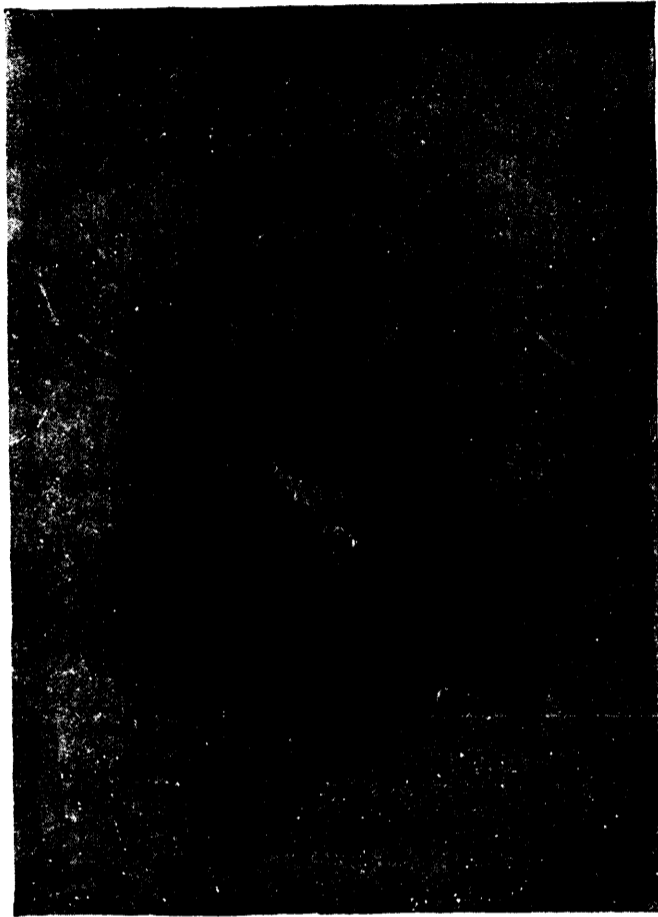
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8ME ANNEE, No 368.—SAMEDI, 23 MAI 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HON. PASCAL POIRIER, SÉNATEUR, CHEF POLITIQUE DES ACADIENS



M. CAMBON, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE



M. DE LANESSAN, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'INDO CHINE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 MAI 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Echos mondains, par Jules Saint-Elme. — A l'étranger, par S. DuLary. — Galerie canadienne : l'hon. Pascal Poirier, sénateur, par Benjamin Sulte. — A M. Léon Ledieu, par E. Z. Massicotte. — Bulletin bibliographique, par J. S. E. — Nouvelle canadienne : Le corsaire, par A. Giroux. — Pourquoi partir ? par M. Filion. — Les ombres des mains (avec gravures). — Poésie : Mai, par J. B. Chatrian. — Nos gravures. — Confidences, par Marie-Louise. — Le Sault-au-Récollet, par J. P. Vébert. — Primes du mois d'avril. — Poésie : La pensée, par Marie-Louise L. — Lettres d'une parisienne, par Jeanne d'Issalat. — Faits scientifiques. — Feuilleton. — Choses et autres.

GRAVURES : L'hon. Pascal Poirier ; M. Cambon ; M. de Lanessan — Au Sahara : La bénédiction de la maison de la M'Salla, à Biskra, par Mgr Lavigerie ; La procession ; Les Frères du Sahara se rendant à l'exercice. — Les événements du Chili : Bataille de Payo-Alimonte ; L'escadre constitutionnelle déloge les forces du dictateur à Iquique.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ECHOS MONDAINS

L'hiver est parti, et pourtant il y a encore des fêtes plein l'air : notre bonne société montréalaise s'en donne à cœur joie avant de quitter la ville pour la saison de villégiature.

Avec le théâtre, bals, soirées musicales et littéraires, réunions de famille, etc., alternent régulièrement. Ces sortes de soirées surtout semblent devenir de grande vogue, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrions. Nous y trouvons quelque chose de vraiment récréatif, pour le moral et le physique, qui est en même temps très digne et praticable par tous et partout : ce quelque chose que l'on cherche vainement dans ces veillées dansantes, ces bals effrénés, qui étourdissent bien plus qu'ils n'amuse et ne laissent, la plupart du temps, que fatigues et regrets.

Je dis praticable par tous et partout : en effet, du chant, de la musique, des récitations, monologues et dialogues, du drame même parfois, de l'idylle surtout, où ne trouverait-on pas tous les éléments nécessaires à réaliser un aussi charmant programme parmi notre excellente société canadienne française ?

A l'appui de mes prétentions, je veux me permettre de citer un exemple tout récent qui me donne raison.

Le 17 courant, au soir, avait lieu une veillée de ce genre, dans un des meilleurs salons de la rue St-Hubert. Il s'agissait de fêter les noces de bois — cinq années de mariage — d'un charmant jeune couple. On avait monté un bien agréable pro-

gramme, comportant musique, chant, monologues, dialogues et même une exquise saynète en deux actes *La Meunière du moulin Joli*. Tout réussit très bien et la nombreuse assistance resta sous le charme trois heures et plus. Qu'on me laisse dire un bon mot, un seul, de la petite représentation où tous les figurants étaient des... *figurantes* : elle a été parfaite. Ces dames nous ont fait rire à cœur que veux tu : car j'avais l'avantage d'être de la partie. La meunière, oh ! le joli type, si vrai et digne, qu'on l'aimait toujours malgré ses frasques d'un instant, la bonne vieille campagnarde, la femme à Jeannot, quel naturel aimable, et les filles de service de la meunière et la jardinière du château, comme elles étaient bien dans leur rôle ; madame la baronne donc, et son altesse la marquise de Boismouchet, certes on trouverait difficilement des grands airs plus Louis XIV : vous nous avez fait oublier, mesdames, qu'il n'y a presque plus de barons de nos jours et surtout oublier un moment, rien qu'un moment, que vous êtes encore... à marier : tant votre rôle de femme de maison vous allait bien.

Toutes magnifiques, mesdemoiselles, et vous avez réussi au possible : mille compliments. Je voudrais en dire davantage, citer des noms même, mais je me garde d'être indiscret. Néanmoins, puis-je ne pas féliciter, un peu plus chaudement encore, l'âme de cette soirée si amusante ?

Le mariage, ah ! il fait son œuvre doucement. Naguère encore, un jeune médecin épousait une des plus gentilles héritières de la rue St-Hubert. Maintenant, un autre des plus jeunes fils d'Esculape menace de convoler à son tour avec une jolie fille qui demeure là-bas, du côté du soleil couchant, dans la ville voisine de Sainte-Cunégonde.

Ces jours derniers, enfin, Saint-Jean d'Iberville sacrifiait un de ses plus convaincus *vieux garçons* à l'amour vainqueur d'une *belle*, canadienne-française, de la rue Sherbrooke.

Comme son rival de l'hyménée, la mort aussi, hélas ! fait ses victimes. Dieu sait si elles ont été nombreuses et marquantes en ces derniers temps. Pour aujourd'hui enregistrons le décès, arrivé hier, de la regrettée madame Sophie Homier, épouse, en premières noces de l'illustre Papin, en second mariage, de M. Ferdinand David, l'un et l'autre et tour à tour, députés à l'Assemblée Législative de Québec.

Au dernier bal du gouverneur-général, à Ottawa, c'est une Montréalaise, m'a-t-on répété, qui aurait enlevé la palme de la beauté et de la gentillesse, dans les salons vice-royaux : la jeune épouse de l'un de nos représentants fédéraux, canadien-français, bien connu ici.

Et qui donc a voulu dire, un jour, que nos femmes de Montréal étaient moins gentilles et belles que d'autres ?

Cette même jeune femme est une très agréable cantatrice, paraît-il. Un amateur a sollicité d'elle, comme une faveur, qu'elle chantât dans un phonographe qu'il avait à sa disposition, quelqu'un de ses meilleurs couplets. La jeune diva s'exécuta de bonne grâce et elle put ensuite jouir elle-même du son de sa voix, fidèlement répété, ce qu'elle n'avait jamais pu auparavant. Mais, arrivé au second couplet, même l'offre d'une rémunération importante ne put la décider à continuer. Cependant, sur les instances réitérées du monsieur au phonographe : "Rendez-vous à Montréal, lui aurait elle répondu, là je chanterai selon vos désirs et vous paierez aux Sœurs de Charité de la Providence." Et la proposition a été acceptée.

Voilà une aimable façon nouvelle de faire la charité.

Jules Saint-Elme

A L'ETRANGER



'ANGLETERRE joue de malheur avec ses colonies.

Pendant que l'Australie rêve d'autonomie, que le Canada s'agit pour son indépendance et que Terre-Neuve fait les yeux doux aux Etats-Unis, un épouvantable massacre de 470 goorkhas ensanglante aux Indes l'état de Manipour, et l'on redoute de nouveaux

désastres.

Le vice-roi des Indes annonce que, pour venger cet affront, il réunit un corps de 5,000 hommes. Sera-ce suffisant pour soumettre les 130,000 montagnards belliqueux et sauvages, d'un courage à toute épreuve, qui peuplent ce petit état de Manipour ?

Le vieux proverbe : " Qui terre a, guerre a " pourrait s'appliquer aux nations qui ont des colonies.

* *

Mais détournons les yeux de ces sombres images pour regarder un plus riant tableau.

Quand la paix règne dans un état, qu'est il de plus charmant que de voir la couronne sur le front d'un enfant. Trois trônes en Europe sont en ce moment occupés par de jeunes souverains, et, dans ces trois royaumes, les affaires n'en vont pas plus mal.

Il y a quelques jours, à la Haye, la petite reine Wilhelmine se promenait en voiture avec sa gouvernante. Une bande d'enfants, sans reconnaître la reine, assaillit en jouant la voiture à coup de boules de neige. La gracieuse souveraine allait être forcée de battre honteusement en retraite devant l'insurrection, lorsque d'autres enfants survinrent, qui, bombardant à leur tour les assaillants, les mirent en déroute : le parti de la reine était victorieux.

Le lendemain, les combattants, sans distinction de camp, (admirez cette royale magnanimité), reçurent des boîtes de bonbons et apprirent en même temps, les uns qu'ils s'étaient attaqués à la reine, et autres qu'ils lui avaient prêté main forte.

* *

De cette scène charmante, il est piquant d'en rapprocher une autre qui vient de se passer dans un pays voisin, et qui prouve à quel point l'éducation peut fausser l'esprit et le cœur des jeunes princes.

En rentrant au château royal, un prince qui n'a pas encore atteint ses dix ans, s'aperçoit qu'à son passage un des soldats de garde est sorti sans avoir son fusil.

On eût aimé à voir cet enfant, qui connaît les rigueurs de la discipline, fermer les yeux, et au besoin même, s'interposer en faveur du coupable.

Mais c'est à Berlin que cela se passe : le cruel bambin dénonce le coupable au sergent et s'assure qu'on sévit contre lui.

Et les journaux prussiens célèbrent en termes émus les vertus militaires de ce pauvre petit, vieille culotte de peau... qui n'a pas encore dix ans.

* *

Il y a en France un vieux livre qui a fait le bonheur de nos pères, et que connaissent les jeunes eux-mêmes pour l'avoir retrouvé dans un coin de la bibliothèque paternelle : *les Contes aux enfants de France*. On y voit un royal enfant avec sa jeune sœur, tous deux affectueux et bons avec les vieux grognards. Quand ceux-là montrent qu'ils connaissent les rigueurs des règlements, que d'autres sont chargés d'appliquer, c'est pour épargner au coupable un châtement sévère, c'est pour faire plier la justice devant la bonté.

Ces histoires naïves, écrites pour des enfants à une époque où les auteurs songeaient peu à écrire pour eux, sont bien vieilles et bien démodées,

mais combien plus touchantes que la rigueur de cet impitoyable Kronprinz.

* *

Parlez-moi des Italiens : ils en prennent à leur aise au contraire avec le service militaire.

Le lieutenant général Bava Beccaris, commandant la division militaire de Rome, vient d'être mis aux arrêts comme un simple trouper.

La revue mensuelle de la garnison devait avoir lieu au Macao, selon les ordres du ministère de la guerre. Artillerie, cavalerie, génie, bersagliers et carabiniers prennent position dès le matin. Tandis qu'on attend le général, la pluie tombe sur ces quelques milliers d'hommes. Bientôt c'est à torrents qu'il pleut, et le général ne paraît pas. On dut y renoncer.

Ce brave général, surpris à moitié chemin par la pluie, était tranquillement rentré chez lui. A quoi bon se mouiller, n'est-ce pas, quand on peut faire autrement. Le ministre de la guerre a cru, non sans raison, devoir encourager l'esprit militaire de son subordonné et favoriser ses goûts sédentaires, en l'invitant à garder les arrêts pendant la saison des pluies.

La conduite de ce général allié a fait rougir de honte tous les officiers allemands, chacun suivant son grade, depuis le rose tendre pour les sous-lieutenants, jusqu'au ponceau pour les généraux et au cramboisi réservé aux feld-maréchaux. Peu rassurants des alliés semblables : s'il allait pleuvoir un jour de bataille.

* *

Les anecdotes abondent naturellement aujourd'hui sur le prince Napoléon. En vertu de l'axiome de Givarni dont on a bien abusé, mais qui serait pourtant assez de circonstance ici, j'aime mieux vous parler de son chien.

Le prince, qui aimait peu les animaux, avait pourtant un Saint-Bernard auquel il était fort attaché, et comme il s'agit d'un chien et non d'un homme il est bien inutile d'ajouter qu'il était largement payé de retour.

Voici dans quelles circonstances il avait acquis cet animal.

Un jour de tempête, le prince Napoléon se promenait sur la jetée d'une plage quelconque des Etats-Unis, perdu au milieu de la foule accourue là pour contempler le spectacle grandiose de la mer en fureur. Un homme tombe à l'eau. De toutes les poitrines s'échappe un cri de terreur, auquel succède le silence de l'épouvante et de la mort.

Pourtant l'homme est jeune et vigoureux, plein de sang froid ; bon nageur, il lutte... Vains efforts : les vagues plus puissantes l'entraînent au large. Le secourir, il n'y faut songer, ce serait la mort et la mort inutile.

Le malheureux s'épuise, il tend maintenant ses bras suppliants vers les spectateurs épouvantés ; on entend ses cris désespérés au milieu de la tempête.

Mais un chien vient de fendre la foule pour s'approcher du bord ; comme s'il comprenait à l'anxiété des visages qu'il se passe un drame et que les flots vont faire quelque nouvelle victime, il explore la mer du regard, découvre le malheureux, pousse un long cri plaintif comme pour l'avertir du secours inespéré qui lui arrive, et se jette à l'eau.

Il put rejoindre l'homme et, quelques minutes après, tous deux étaient hissés sur la jetée au milieu des cris d'émotion et d'admiration de tous les spectateurs.

Comme c'était son devoir, par un sentiment de modestie qui convient à tous les sauveteurs en général et aux chiens en particulier, l'animal s'était dérobé à l'ovation du public. Mais le prince Napoléon pria son aide de camp de le retrouver et de l'acheter si possible.

Ce chien appartenait à un artisan qui fut heureux de vendre son meilleur ami pour quatre mille francs. Le prince s'empressa de payer la forte somme, sans marchander. Et l'on a écrit depuis sa mort qu'il n'avait jamais rien fait de bien. Cette histoire est une protestation.

S. DULARY.



L'HONORABLE PASCAL POIRIER, SÉNATEUR,
CHEF POLITIQUE DES ACADIENS

En 1872, je rencontrais, à Ottawa, un jeune homme qui tournait le coin d'une rue, et dont les yeux noirs, vifs et perçants, éclairaient une physionomie intelligente, mais un peu méditative. Le ton de la figure très brun, les cheveux noirs abondants, lui donnaient un certain air de sauvagerie qui me rappela la légendaire attitude du petit Bonaparte au collège de Brienne.

Comme nous nous regardions tous deux attentivement pour savoir de quel côté chacun tournait le coin, je le saluai, et lui me dit : " Je crois que vous êtes M. Sulte ? " La réponse fut : " Vous devez être M. Poirier ? "

Je le connaissais de réputation, quoiqu'il n'eût que vingt ans, et on m'avait appris qu'il était à Ottawa. Dès ce moment nous fûmes amis et nous n'avons jamais cessé d'entretenir les meilleures relations. Ce pur Acadien, descendant de l'une des premières familles de son pays, est né le 14 février 1852, à Shédiac, et a fait ses études d'une façon brillante au collège de Memramcook, d'où il est sorti avec une renommée fort gentille d'orateur, de penseur et d'écrivain promettant.

L'étude est pour lui une chose de tous les jours et de tous les instants. Il a emmagasiné des connaissances sur tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'Acadie, aux provinces maritimes, soit du côté de l'histoire, soit du côté politique ; aussi rien n'est plus naturel que de le voir, depuis un an, choisi, reconnu, acclamé comme le chef du peuple acadien. Tout récemment, on lui a donné, dans sa province, un banquet d'éclat pour confirmer la nomination de chef dont je parle ici. En maintes occasions déjà, il avait été fêté, banqueté, par ses amis du Canada et ses compatriotes, car il a des amis partout, bien qu'il soit le plus Acadien de tous les Acadiens. Notre presse de la province de Québec a souvent publié de ses articles, tous excellents, remplis d'un patriotisme et d'une science qui dénotent le travailleur et l'observateur sérieux.

En 1872, on le nomma maître de poste de la Chambre des Communes, et là, durant treize ans, à deux pas de la bibliothèque du Parlement, entouré de quinze ou vingt amis qui font leurs délices de l'étude, il s'est livré avec passion à son goût pour ces sortes de travaux.

En 1876, il était reçu avocat, précaution dont il se trouva bien par la suite, car, lorsqu'en 1885 il fut appelé pour siéger au Sénat, il lui fallut se mettre à la pratique de sa profession. Au Sénat comme ailleurs, il a su parler et agir de manière à se faire remarquer et estimer. Je crois même que c'est lui qui, en voulant changer certains articles de la constitution de ce corps, donna l'idée aux législateurs de l'Australie, d'introduire dans leur nouvelle constitution ces mêmes changements.

N'oublions pas de dire qu'il est marié depuis douze ans, à Anna, sœur d'Alphonse Lusignan, journaliste, chroniqueur... tout le monde le connaît.

Je voudrais pouvoir prendre l'espace qu'il faudrait pour parler du sénateur Poirier, mais le champ est limité ; je termine en disant que pas un seul jeune homme aujourd'hui sur la scène ne m'inspire autant d'espoir pour son avenir.

Benjamin Sulte

Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils. — JOSEPH DE MAISTRE.

Les poètes et les héros sont de même race. Il n'y a entre eux d'autre différence que celle de l'idée au fait. — LAMARTINE.

A. M. LEON LEDIEU

Le chroniqueur de ce journal, mentionnant mon appréciation sur le volume d'Edmond Rousseau, dans son dernier " Entre-Nous ", me demande de comparer le *Chat du bord* avec certains chapitres des *Exploits d'Iberville*.

Je regrette que mes occupations ne me permettent pas ce travail. De plus, je considère que l'accusation étant lancée assez clairement contre M. Rousseau, je dois laisser à ce dernier le soin de se défendre.

Tant qu'à l'affirmation que j'ai faite sur la valeur intrinsèque du volume, dans mon humble opinion elle est bien, et je la maintiens jusqu'à plus ample informé.

E. Z. MASSICOTTE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Nous recevons le *Manuel de la Société Royale du Canada*, imprimé à l'occasion de la séance annuelle qu'elle doit tenir à Montréal dans quelques jours : merci. C'est un recueil instructif où l'on trouvera de très intéressants détails sur cette académie nationale, qui a fait beaucoup déjà pour les lettres et les sciences, chez nous, et est appelée à faire plus encore. Depuis sa fondation, en 1882, par le marquis de Lorne, jusqu'à présent, toute son histoire est là.

La maison de librairie Trudel et Demers, 1611, rue Notre-Dame, vient de publier une fort coquette brochure intitulée : *Documents inédits sur le colonel de Longueuil*, annotés et publiés par Monongahéla de Beaujeu, assistant-secrétaire de la société Numismatique et des Antiquaires de Montréal.

Le compilateur commence là une œuvre patriotique : rassembler les matériaux épars de notre histoire. Cette brochure, en effet, n'est que le numéro 1er d'une série qui s'ouvre, sous le nom de *Collection Monongahéla de Beaujeu*, et que M. de Beaujeu saura, nous n'en doutons aucunement, mener à bonne fin. M. de Beaujeu appartient à une famille qui a sa large place dans notre histoire : ses ancêtres, jadis, l'ont illustrée par leurs hauts faits, digne rejeton de ces preux, il va, dans les jours de paix, s'occuper de jeter de la lumière sur les points encore mal éclaircis de nos annales.

Nous le félicitons d'avoir commencé par mettre en relief une aussi noble figure que l'est celle du colonel de Longueuil : espérons que la série se poursuivra à l'avenant.

La brochure de M. de Beaujeu, luxueuse nous le redisons, sur beau papier glacé et blasonnée, est à tirage limité, trois cents exemplaires. Pour les amateurs, ce ne sera pas trop cher payer soixante-quinze centimes ces quarante pages intéressantes.

L'ouvrage est dédié à la société Numismatique de Montréal, qui élisait récemment M. de Beaujeu son assistant-secrétaire, malgré sa jeunesse.

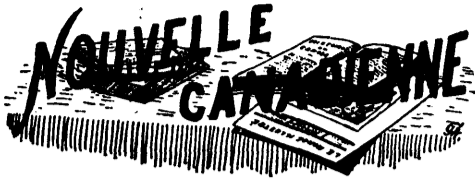
Enfin, l'impression, un modèle du genre, fait grand honneur aux éditeurs et à l'atelier typographique Desaulniers & Leblanc, où elle a été exécutée.

On lit dans le *Biographe* qui vient de paraître :

Le président du jury de l'Académie littéraire, musicale et biographique de France, Joséphin Soullary, étant décédé, le comité a offert sa succession à notre éminent confrère, M. François Coppée, de l'Académie Française, qui a voulu l'accepter par une toute gracieuse lettre dont voici la conclusion : " Madame Lenoir ni vous tous ne doutez pas de l'intérêt que je porte aux œuvres littéraires, à tous ceux qui combattent le bon combat pour la chère poésie. Si mon humble nom vous est utile, inscrivez-le parmi ceux de vos amis. J'en serai fier et heureux. " — FRANÇOIS COPPÉE.

Le *Biographe* est l'organe en titre de cette académie. Revue mensuelle illustrée : 11 frs ou \$2.20 d'abonnement par an à l'étranger. Directrice : Madame Marie-Edouard Lenoir, Villa Marie, à Lormont-Bordeaux (Gironde) France.

J. S. E.



LE CORSAIRE



NE forte tempête ravageait la côte depuis deux jours. Le vent du large poussait vers la terre des vagues énormes. Elles s'abattaient en grondant sur les galets de la pointe qui protégeait la baie, couvrant d'embruns les sapins de la rive.

Depuis le matin cependant la tempête avait diminué de violence et le vent avait encore

une tendance à tomber. Du moins c'était l'avis de *master* Stirrup. Vêtu d'une chaude veste de laine brune, d'une culotte en drap de la même couleur, il arpentait le pont de son brick en songeant qu'il serait bientôt rendu à New-York où il vendrait avantageusement sa cargaison.

—Quelle chance que ces maudits Acadiens ne soient plus dans ce beau pays, murmurait-il en se frottant les mains, car j'aurais craint... Mais baste ! je n'ai rien à redouter d'eux ; ils sont maintenant dispersés aux quatre coins du monde et c'est fort heureux ma foi, on ne pouvait dormir tranquille avec ces gaillards-là.

Voilà comment *master* Stirrup, en bon Anglais, appréciait la déportation de tout un peuple. Le marin, comme ses compatriotes, se souvenait des défaites que ce petit peuple de héros leur avait infligées, et l'orgueil britannique blessé étouffait en lui tout sentiment d'humanité.

L'endroit où se trouvait ancré le brick était charmant. La grève s'élevait en pente douce, couverte d'arbres qui nous apparaissaient dans la brume comme de noirs fantômes. Un ruisseau descendait des hauteurs et venait se perdre dans la baie. Le marin, voulant profiter de son mouillage forcé pour refaire sa provision d'eau douce, donna l'ordre d'aller remplir les tonneaux à l'aiguade.

* *

Pendant que l'équipage du brick obéit aux ordres de son capitaine, transportons-nous à terre, précisément à l'embouchure du ruisseau.

Nous prenons pied sur une berge étroite, de sable fin, bordée par la forêt impénétrable, offrant à l'œil étonné des troncs d'arbres grêles, s'élançant des taillis épais de jeunes pousses aux branches enchevêtrées où il paraît impossible de se frayer passage. Un silence morne, lugubre, règne sous ces vastes arcades. La vie animale semble les avoir fui.

Lorsque le mugissement de l'Océan nous arrive avec chaque rafale, un sentiment d'effroi nous fait pressentir l'apparition de quelque être fantastique. Cette barrière touffue, élevée sans doute par le Manitou de ces bois, n'est pas infranchissable pourtant, et cet homme, qui vient de paraître sur le bord du ruisseau, va nous en donner la preuve : suivons-le. Après avoir jeté autour de lui un regard inquiet il entre dans le taillis, suit durant quelques minutes un sentier étroit, à peine tracé, en se courbant pour ne pas être fouetté par les branches souples qui se redressent derrière lui. Ce sentier débouche dans une clairière assez vaste où se dressent une dizaine de cabanes indiennes.

Les occupants, au nombre de soixante, entourent un feu de bois vert et causent entre eux. A leur costume, aux égards qu'ils témoignent aux femmes qui les accompagnent, nous devinons des blancs ; à leur langage doux et harmonieux nous reconnaissons des compatriotes : ce sont des Acadiens.

Ils ont échappé à la proscription en fuyant dans les bois, et vivent depuis dans une alarme continuelle, souffrant du froid, mourant de faim, décimés par la maladie. Cette maigreur, ces figures

hâves et décharnées prouvent éloquemment de leurs souffrances.

Malgré la misère, ces braves gens s'apitoient sur le sort de ceux qui sont en exil. Ceux-là ne verront plus jamais hélas ! le beau ciel de l'Acadie, ils ne fouleront plus le sol de cette douce patrie où dorment les ancêtres. C'est le sujet de leur conversation, sujet qui fait verser bien des larmes.

Réfugiés depuis trois jours dans ce coin perdu de l'Acadie, loin des Rangers (*) qui les traquaient sans merci comme des bêtes fauves depuis un mois, ils commençaient à respirer lorsque l'arrivée du brick vint renouveler leurs craintes. Le malheur rend l'homme timide, il paralyse toutes ses facultés et lui enlève l'énergie dont il a besoin pour supporter les coups de l'adversité.

Il est impossible de peindre le désespoir de ces malheureux. Pourchassés sans relâche, ils avaient voulu s'en aller loin, bien loin, mettre des forêts profondes entre eux et leurs ennemis, et là, oubliés de tous, rebâtir leurs chaumières et vivre comme autrefois heureux et tranquilles. Cette idée avait soutenu le courage de ces malheureux, ils pensaient avoir atteint le terme de leur douloureux voyage et l'Anglais arrivait en même temps qu'eux. La sombre perspective des jours d'exil au milieu de populations hostiles ou indifférentes se déroula devant les Acadiens affolés, les femmes pleuraient et embrassaient leurs enfants dont elles craignaient d'être séparées. Les hommes, muets, farouches, impuissants, regrettaient de n'être pas morts dans les bois comme les autres.

Les tempêtes du cœur sont comme celles de la nature : la violence avec laquelle elles se déchangent est suivie d'une accalmie qui nous permet d'envisager notre situation plus froidement et de chercher à en tirer tout le meilleur parti possible.

Le brick n'appartenait pas à la marine royale, ce pouvait être un caboteur venu tout bonnement dans la baie pour attendre la fin du gros temps. Puis, était-ce réellement un Anglais ? De cela on ne conservait aucun doute ; c'était bien un ennemi. Les éclaireurs envoyés à la découverte rapportèrent que le vaisseau comptait douze hommes d'équipage.

Assurés de ne courir aucun danger ils reprirent confiance et songèrent qu'il y avait là, près d'eux, des provisions de bouche en abondance, des vêtements, des armes... des armes avec lesquelles ils pourraient se défendre, se venger... Quelle aubaine s'ils étaient capables de s'en emparer ! Cette idée travailla les esprits ; plus ils y pensaient, plus ils trouvaient des chances de réussir et le vieux sang gaulois s'échauffait en songeant à la possibilité d'une rencontre avec son ennemi séculaire : le Saxon.

Le tout était de parvenir au brick sans être découverts. Le relevé des forces disponibles était peu encourageant toutefois ; ils étaient trente presque sans armes. A part trois fusils et un peu de poudre, ils n'avaient que des couteaux et quelques arcs.

Qu'importe ; ils se souvenaient des exploits légendaires des ancêtres, vainqueurs malgré leur infériorité numérique, dans mille rencontres et ils se sentaient capables de les renouveler. Ne valait-il pas mieux, après tout, mourir maintenant en combattant que de périr par la faim et le froid comme cela ne pouvait manquer d'arriver dès le commencement de l'hiver. Ils cherchaient un plan d'attaque lorsque notre éclaireur les avertit que les Anglais venaient d'arriver avec la chaloupe.

—Combien sont-ils ? demanda vivement un homme.

—Cinq.

Il y eut un court silence.

—Mes amis, reprit celui qui venait de parler, j'ai trouvé le moyen, nous réussirons si chacun de nous fait son devoir.

—Parlez, capitaine, parlez orïèrent les Acadiens en l'entourant.

—Soit, mais avant tout vous allez me promettre de m'obéir sans discuter. De là dépend le succès de l'entreprise.

—Capitaine, vous êtes notre chef, vous possé-

dez toute notre confiance ; ordonnez et vous serez obéi.

—Merci, camarades, foi de Beausoleil je vous promets que nous réussirons. Voici mon plan, écoutez bien.

.....
A présent, ajouta-t-il en terminant, tout le monde à son poste sans tarder, il faut profiter du brouillard.

Tous s'éloignèrent excepté Beausoleil, l'éclaireur et trois autres.

* *

Guidés par Jean—l'éclaireur—les quatre Acadiens se dirigèrent vers le ruisseau où les matelots sans défiance remplissaient leurs tonneaux en chantant gaiement. La forêt touffue leur permit de s'approcher des Anglais jusqu'à une portée de fusil.

Beausoleil et Jean s'embusquèrent derrière les arbres. Leurs compagnons, après s'être déshabillés, entrèrent dans l'eau et nagèrent sans bruit vers la chaloupe.

—Tu es certain Jean que les détonations ne seront pas entendues du navire ?

—Oui, capitaine ; le brick est à un demi mille plus bas et le vent souffle du large. Etes-vous prêt, je viens de voir surgir une tête hors de l'eau, le long de la chaloupe.

Le capitaine épaula ; une double détonation retentit. Deux matelots roulèrent sur le sol.

Le troisième courut vers la chaloupe mais s'arrêta aussitôt.

Trois hommes venaient de sauter dans celle-ci et se jetèrent le couteau levé sur les occupants.

En voyant tomber ses camarades le matelot sortit de son hébétément et songea à prendre la fuite. Trop tard ; Jean s'était jeté au devant de lui. L'Anglais comprit et sortit son poignard.

C'était un gros garçon aux épaules larges, sa grasse main crispée sur le manche de son arme faisait deviner une force peu ordinaire. Durant un instant ils restèrent immobiles comme des statues, s'observant d'un œil ardent, supputant leurs chances, puis ils se jetèrent l'un sur l'autre, s'enlancèrent. Leurs muscles se tendirent, leur respiration haletante se confondit. L'Acadien, moins fort, perdit l'équilibre et tomba en entraînant son ennemi.

Le matelot, confiant dans sa force, cherchait à ramener son adversaire sous lui afin de le poignarder à son aise. Mais celui-ci luttait en désespéré et, par un brusque effort il ramenait l'Anglais sous lui.

Beausoleil suivait d'un œil anxieux les péripéties de la lutte. Au bout de quelques minutes il entendit un cri sourd et vit Jean se relever en essuyant son couteau.

Il poussa un soupir de soulagement.

—Allons, mes gars, dit-il, endossez les habits de ces *goddams* là.

—Ce n'est pas de refus, capitaine, je suis tout transi. L'eau est vraiment trop froide pour se baigner.

L'échange fut fait en un clin-d'œil.

—Maintenant, attendons le signal de nos amis, pourvu qu'ils ne tardent pas trop, voilà le brouillard qui se dissipe.

Soudain, une clameur terrible, sinistre, fit rebondir les échos environnants.

—Nage, commanda le marin.

Les avirons tombèrent en cadence, la chaloupe bondit comme un coursier qui sent l'éperon et s'élança vers le brick à bord duquel régnait un grand tumulte.

Les matelots couraient sur le pont, se montrant des canots remplis d'Indiens poussant des *whoops* de guerre et brandissant leurs armes.

—Bravo, les gars, marmotta le capitaine, bien manœuvré, le brick est à nous.

Les Indiens étaient les Acadiens déguisés sur l'avis de Beausoleil. Sans se préoccuper des balles qu'on leur envoyait, ils entourèrent le navire et l'escaladèrent. En voyant leurs ennemis envahir le pont, les Anglais songèrent à se défendre. S'armant à la hâte, ils se rallièrent sur l'arrière. Tandis qu'une partie ouvrait un feu bien nourri, *master* Stirrup employait l'autre partie à élever une barricade.

(*) Nom donné aux miliciens américains.

Mais Beausoleil ne leur donna pas le temps de se retrancher. Saisissant une hache, il la brandit au-dessus de sa tête et, se tournant vers ses hommes, il leur cria :

—Amis, à l'arme blanche, pas de quartier.

En un clin d'œil la barricade fut culbutée et un combat corps à corps s'engagea. Anglais et Acadiens se confondirent en une mêlée horrible. Malgré leur courage les Anglais durent céder devant le nombre.

Cette victoire coûtait assez cher aux vainqueurs : cinq morts, une dizaine de blessés restèrent sur le carreau.

Deux jours plus tard, un vaisseau sortait de la baie et cinglait vers Louisbourg toutes voiles dehors. C'était Beausoleil qui allait remettre ses prisonniers au gouverneur. Il obtint des lettres de marque en récompense de ce beau fait d'armes. Tant que la guerre dura, il tint la mer, faisant subir des pertes sérieuses au commerce anglais.

Les exploits du capitaine Beausoleil sont passés dans le domaine de la légende ; on s'en souvient encore là-bas. Je vous en reparlerai un de ces jours.

A. Giroux

POURQUOI PARTIR ?

“ Il s'en va, errant sur la terre, que Dieu guide le pauvre exilé.”



reux, ne pars pas.

Pourquoi partir ? dit l'enfant. Reste avec moi ; nous jouerons encore ensemble dans le jardin ; tu promèneras ta main dans mes cheveux blonds, nous ferons les soldats, nous nous battons ensemble comme autrefois. Ne va pas te battre là bas, les noirs sont méchants, ils te tueront peut-être, reste auprès de ton petit frère qui t'aime tant.

Pourquoi partir ? dit ma mère. Je t'aime mon enfant, et ma vie t'appartient. J'ai bien souffert pour toi, j'ai versé bien des larmes. Tu étais si faible, si pâle dans ton berceau ; le moindre souffle qui soulevait ta petite poitrine paraissait toujours emporter ton âme. Je veillais près de toi, je te réchauffais sur mon sein, je criais à Dieu : laisse moi mon fils ! Je criais à la Vierge : toi qui as été mère laisse-moi mon enfant. Et Dieu m'a écoutée, et la Vierge a intercédé pour moi ; tu as vécu, tu as grandi tandis que mon amour pour toi grandissait encore.

Une mère est prête à mourir pour son enfant, tu veux mourir toi, reste je mourrai à ta place. Le sacrifice ne sera pas grand, je t'aime vois-tu.

Que feras tu là bas, sans parents, sans amis, sans ta mère pour te consoler, pour te sourire, pour veiller à ton chevet lorsque tu seras malade. La froide amitié qu'on te donnera ne vaudra jamais l'amour de ta mère.

Et si tu allais mourir, oh non ! oh non ! je ne veux pas y penser. J'ai peu de joie en ce monde, mon seul bonheur consiste à regarder le berceau où tu dormais petit enfant, à embrasser les langes qui ont servi à ton baptême, à entendre tes petits frères prononcer ton nom. Chaque jour je regarde la place où tu venais t'asseoir autrefois à la table de la famille ; ton petit lit bien blanc et bien frais t'attend toujours, et quand tu reviens après quelques mois d'absence des larmes de bonheur coulent sur mes joues, mon cœur palpite, je suis heureuse, je t'aime tant, ne pars pas.

“ Il s'en va, errant sur la terre, que Dieu guide le pauvre exilé.”

Pourquoi partir ? dit la jeune fille. Je t'aime, tu le sais, et je n'aimerai que toi. Pourquoi me quitter ? Es-tu fatigué de mon amour, as-tu lu le doute dans mes yeux ou crains tu la trahison ? Va, je te serai fidèle ; j'ai pu être coupable autrefois, mais j'ai expié assez cruellement les fautes passées, reste avec moi, entends la voix du bonheur, je t'aime. Si tu savais comme je souffre lorsque je te vois triste et malheureux ; il me semble toujours que j'en suis la cause. Reste, je t'aimerai bien. Souviens toi comme tu étais ému, comme ta voix tremblait quand tu me lisais ces vers du poète :

Laisse moi donc t'aimer ! Oh ! l'amour c'est la vie. C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie. Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner, Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne, La beauté, c'est le front, l'amour c'est la couronne Laisse-toi couronner !

Non, crois en le poète :

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire, Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire, Poussière que l'orgueil rapporte des combats ; Ni l'ambition folle, occupée aux chimères Qui ronge tristement les écorces amères] Des choses d'ici-bas !

C'est mon amour qu'il te faut, et bien je te le donne, ne pars pas.

Pourquoi partir, disent les indifférents, la masse des gens qui vous tendent aujourd'hui la main et ne vous reconnaîtront pas demain les amis d'une heure, le lâche qui vous a trahi la veille, le brave qui vous presse sur son cœur et vous demande cinq francs, le fat à qui vous avez rendu service et qui vous lorgne d'un air méprisant, l'homme puissant qui exploite votre courage et votre fidélité et vous remet au lendemain pour la récompense. Pourquoi partir ? Reste avec nous ; les amusements ne te manqueront pas, la vie te sera belle, notre influence est à ta disposition. Ne t'en va pas.

“ Il s'en va errant, sur la terre que Dieu guide le pauvre exilé ! ”

Pourquoi partir ?

Voyez mes cheveux ; le vent de la tempête les soulève et les hérisse, et pourtant ils n'ont pas la blancheur de la neige ; voyez les rides sur ma figure, le glaive du temps ne les a pas creusées ; voyez mes yeux rouges et fatigués, les larmes de joie et de bonheur n'ont pas passé par là. Si je pars, c'est parce que le soleil ne brille plus à mon firmament, c'est parce que la foudre qui gronde dans les airs me fait peur ; c'est parce que les lâches et les traîtres sont trop nombreux ici ; c'est parce que les ingrats paraissent être seuls heureux ; parce que j'ai froid ici dans l'isolement et l'abandon et qu'il fait chaud là-bas sous le ciel d'Afrique ; parce que j'aurais voulu aimer et être aimé et que le cri de mon cœur n'a pas trouvé d'écho ; parce que je l'aime, Elle, et que les blessures au cœur saignent toujours, parce que, jeune encore, je ne suis plus éveillé par les baisers de ma mère.

“ Il s'en va, errant sur la terre, que Dieu guide le pauvre exilé ”.

Voyageur égaré, assis au bord de la route, le front incliné vers la terre, dis, à quoi penses-tu ? Relève la tête ; vois devant toi cette plaine immense, au-dessus de toi l'immense firmament. C'est la terre, c'est le ciel. Vois ces vertes montagnes que tu as gravies tout enfant ; entends les soupirs de l'eau au milieu des rochers, le gazouillement de l'oiseau dans le bocage. Vois la maison où tu es né, où tu as grandi, où vivent encore ceux qui t'aiment. C'est la patrie ! Ne pleure pas, relève la tête et si la tempête souffle sois fort et brave les autans. Il y a assez d'exilés en ce monde. Reste dans ta patrie.

Rester, soit ! si vous me donnez un peu de bonheur, un peu de votre beau soleil, un coin de votre ciel bleu.

Mathias Filion

LES OMBRES DES MAINS

Quand vient la saison des longues soirées, des réunions nombreuses autour de la lampe, il est rare que le père, la mère, les grands enfants soient embarrassés de leur temps, mais les petits ?... Quand ils se pressent autour de votre chaise, qu'ils se glissent entre vos genoux, qu'ils vous regardent avec de grands yeux interrogateurs, ce n'est plus pour entendre vos éternels contes de Barbe-Bleue et du Petit-Poucet : ils en ont assez, il leur faut quelque chose pour les yeux, et c'est ici que le jeu des Ombres vous viendra admirablement en aide.

Ce jeu ne demande pas de longs préparatifs. Placez-vous seulement entre la lampe et le paroi. Gardez-vous de deux lumières ; il n'en faut qu'une, placée ni trop haut, ni trop bas, ni trop loin. Maintenant, sans autre instrument que vos deux mains, cherchez à imiter les modèles ci-joints. Peut-être ne réussirez-vous pas tout de suite, mais patience ! Non seulement vous y parviendrez, mais avec un peu d'exercice, il vous sera facile de varier ces ombres à l'infini. J'entends déjà ici les cris de joie, les transports d'enthousiasme de vos petits spectateurs.



La chèvre



Le lièvre



Le chien



Le chameau



Le chamois



Le lynx



Le père Thomas



Le nègre



L'oise



Le loup



Le cygne



L'oiseau

Dans ce monde, ça été et ce sera toujours la même chose : c'est le cheval qui tire et le cocher qui reçoit le pourboire. —X....



MAI

Lorsque le printemps reverdit
Les gazons pâles des pelouses,
Tout mon être aussi refleurit,
Sous les chaleurs de mai, bien douces....

Oh ! ces gais rayons de soleil !
J'en ai des chansons plein la tête,
Lorsque tout rit dans l'air vermeil
Et que dans mon jardin c'est fête....

De mes premiers lilas fleuris,
—Ceux qui sentent si bons, mignonne—
Et qui demain seront flétris,
Je veux te faire une couronne....

Et par les verts sentiers discrets,
Au parfum doux des primevères,
Nous irons conter nos secrets
Aux tendres muses bocagères....

—Et dans ce charmant rendez-vous,
Que diront-elles ?... —Peu de choses ;
Que Mai fleurit et qu'il est doux
D'aimer dans la saison des roses....

J. B. Fabrice

Bruxelles (Belgique), mai 1891.

NOS GRAVURES

M. CAMBON. — M. DE LANESSAN

C'est à la date du 16 avril que le conseil de cabinet français tenu au ministère de la guerre, a nommé M. Cambon gouverneur général de l'Algérie, en remplacement de M. Tirman, démissionnaire. M. Cambon, qui occupait le poste de préfet du Rhône, est le frère de l'ambassadeur français en Espagne. Il est âgé de quarante-cinq ans.

Étant auditeur au conseil d'État, il fut appelé en Algérie comme chef de bureau dans l'administration du gouvernement général de la colonie.

Nommé plus tard préfet de Constantine, il administra ce département pendant deux ou trois ans, puis il rentra en France comme secrétaire général de la préfecture de police à Paris.

De là, M. Cambon fut appelé à la préfecture du Nord, d'où il fut envoyé dans le Rhône. Il y a cinq ans déjà environ qu'il administre ce département.

M. Cambon est commandeur de la Légion d'honneur.

Comme gouverneur de l'Algérie, il sera le dix-neuvième titulaire de ce poste que M. Tirman a occupé pendant dix ans.

M. de Lanessan a recueilli la succession de M. Piquet, en qualité de gouverneur général de l'Indo-Chine.

Un décret sera signé très prochainement et fixera les attributions du gouverneur général, qui seront très étendues.

Aucune expédition ne pourra être entreprise sans son assentiment ; aucun fonctionnaire ne sera nommé que par lui.

Dans le cas où M. de Lanessan tiendrait à conserver son mandat de député, le gouvernement ne pourrait le nommer par délégation spéciale que pour une durée de six mois, sauf à lui renouveler ses pouvoirs à l'expiration de ce premier semestre.

À l'âge de trente-six ans, M. de Lanessan avait exploré pendant quatre ans déjà la côte occidentale d'Afrique, puis, pendant quatre autres années, la Cochinchine, comme médecin de la marine.

Nommé professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris en 1875, il était entré au Conseil municipal en 1879. Un an après, il était élu député de Paris.

Chargé d'une mission dans les Indes anglaises, il parcourut pendant seize mois l'Indo-Chine, Siam, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin. M. de Lanessan connaît donc l'Indo-Chine à fond. Il sait mieux que personne ses usages et ses besoins, et son expérience éprouvée justifie le choix que l'on a fait de sa personne pour lui confier un poste de cette importance.

LA GUERRE CIVILE AU CHILI

La partie nord du Chili, d'où proviennent les principales richesses du territoire, a été occupée, lors des derniers événements, par l'escadre et une partie de l'armée restée fidèle aux lois. Dans les premiers jours de mars, le dictateur Balmaceda est parvenu à faire débarquer une armée pour attaquer les forces constitutionnelles qui obéissent aux présidents des Chambres. Une rencontre a eu lieu au Poyo-Alimonte, près d'Iquique. Après trois heures de combat, l'armée dictatoriale a été entièrement défaite et le colonel Robles, qui la commandait, a été tué. Un autre chef, le colonel Soto, a été attaqué par mer et dut livrer l'importante place d'Iquique. Les troupes ont fraternisé avec les constitutionnels et, dès le lendemain, ont été incorporées dans leurs rangs.

Au reste, on a remarqué l'empressement avec lequel les soldats du dictateur se décidaient à renoncer à la lutte pour passer du côté représentant l'ordre.

Au plus fort de la mêlée, lors de la rencontre du Poyo-Alimonte, plusieurs compagnies rebelles mirent la crosse en l'air et tuèrent les officiers qui voulaient les en empêcher.

Dès lors, l'armée du dictateur n'a plus osé poursuivre la lutte, car les chefs redoutaient d'être fusillés par leurs propres soldats.

LES FRÈRES ARMÉS DU SAHARA

On a beaucoup parlé ces temps derniers de la nouvelle fondation du cardinal Lavignerie, de l'Institut des Frères armés ou Pionniers du Sahara. Cet institut est une association à la fois religieuse et militaire, et son but direct est l'abolition de l'esclavage et la pénétration du Sahara. C'est donc une œuvre éminemment humanitaire et patriotique.

À la date du 5 avril, les douze premiers moines guerriers ont pris l'engagement de se soumettre aux règles de l'ordre. Ils ne prononcent pas de vœux et sont toujours entièrement maîtres de reprendre leur liberté.

Cette cérémonie a eu lieu à la M'Salla, à deux kilomètres de Biskra, sous la présidence du cardinal, accompagné de plusieurs prélats, parmi lesquels on remarquait les évêques de Constantine et d'Oran ; Mgr Crusselmayer, vicaire général à Alger, et le secrétaire de S. E., le chanoine Lessier.

L'uniforme des Frères est des plus simples et consiste en pantalon et tunique de toile blanche avec une croix rouge sur la poitrine, ceinturon noir, burnous de laine blanche, brodequins lacés avec guêtres en toile blanche, casque blanc comme en portent les officiers dans les colonies, avec un plumet jaune.

La maison mère de l'Institut des Frères armés, — nous dit Mgr Tournier, dans une intéressante correspondance, à laquelle nous empruntons ces notes brèves, — se trouve à deux kilomètres sud de Biskra, sur la route de Tougourt. Les Arabes appelaient le lieu où elle s'élève : " lieu de la prière ".

Les bâtiments ont été élevés en moins de huit mois. Au reste, ils sont d'une rare simplicité. Tout y est à la saharienne. Pas de meubles dans les différentes pièces. Comme ornement, un christ, une image de la Vierge. Pour s'asseoir ou manger, une simple natte.

Dans les vingt hectares qui entourent la maison et qui sont déjà complètement défrichés, deux puits ont été creusés, et les Frères expérimenteront la culture des plantes qui pourraient réussir dans le Sahara.

Les moines ont défriché l'Europe, et c'est peut-être encore à eux que l'on devra d'avoir défriché l'Afrique équatoriale.

CONFIDENCES

C'était au bal des L... Nous causions depuis un quart d'heure, madame D... et moi. Une créature charmante, cette madame D... : blonde, une peau rosée, de grands yeux noirs mélancoliques et des lèvres... divines. Elle m'a toujours été sympathique cette petite femme-là ; car elle était intelligente, bonne enfant avec un soupçon de coquetterie.

Nous avions parlé un peu de tout : jolies femmes, parures, musique et poésie... Puis, peu à peu alanguis par l'atmosphère tiède du salon et le parfum énervant des fleurs éparpillées de ci de là, nous en vîmes à causer de choses plus intimes.

Certaines femmes ont le don de s'attirer des confidences, comme d'autres des compliments : encouragez celles-ci, mais défiez-vous des autres — elles sont dangereuses en diable. Ainsi, moi qui ai gardé le secret du seul amour de ma vie pendant vingt ans, je l'ai livré brusquement et sans en rien garder, parce qu'il a plu à madame D... de me dire languissant, du bout de ses lèvres roses :

— Vous n'avez donc jamais voulu vous marier, monsieur Raynaud ? Vous me semblez pourtant... très acceptable....

— Pas voulu me marier, moi ? Mais, madame, j'y ai beaucoup pensé autrefois ; seulement, je n'en ai pas eu la chance.

Ici madame D... rit d'un petit rire argentin bien propre à m'agacer et à me faire dire tout ce que j'aurais dû garder pour moi. Dans mon empressement à me justifier, je lui racontai d'un trait la petite histoire que voici, qui est bien la mienne :

" J'avais dix-neuf ans. Je sortais du collège de N... où j'avais fait de très brillantes études, au dire de mes professeurs, et je venais de m'installer pour mes vacances chez ma tante de Launay.

" J'étais grand, brun avec un profil accentué, des yeux noirs et la bouche voluptueuse d'une femme — j'oubliais dix poils d'inégale longueur en guise de moustache — laquelle moustache je me surpris à caresser avec orgueil, en vue de sa splendeur future. Pour un débutant ce n'était pas si mal. Seulement, dame ! dans un salon je n'étais pas exempt de cette gaucherie à soubresauts, tour-à-tour hardis ou timides, qui caractérise un jeune homme à son entrée dans le monde. Je sentais ma timidité et je n'en devenais que plus gauche. Plus d'un sourire de femme avait souligné mes bêtises ; mais aussi, un grand nombre d'elles m'accueillaient avec cet air tout à la fois railleur et pensif qui n'est pas une trop mauvaise note pour celui qui en est l'objet. Je saisisais aisément cette nuance ; aussi je comptais bien sur des succès en amour, d'autant plus que j'avais quelque fortune et des aptitudes littéraires. Depuis un mois, j'habitais chez ma vieille, bonne et digne tante dont le trait caractéristique était un penchant remarquable aux belles manières. Je m'en suis souvent aperçu à certaines remontrances qui accompagnaient chacune de nos visites dans les salons d'alentour.

" Depuis un mois, je me délectais dans les douceurs du *far niente* : longues courses avec la jeunesse des environs ou rêveries sur la grève. Un jour que, faisant ma promenade solitaire, je marchais à pas lents afin de mieux entendre la voix grave et plaintive qui s'exhalait des vagues mourantes, je vis venir deux dames. Elles s'assirent sur un rocher, et se placèrent de telle manière que, tout en continuant de marcher, je pouvais distinguer leurs traits.

" La plus jeune était tout simplement adorable : de taille moyenne, mince, un peu pâlotte, avec de grands yeux gris troublants à l'excès.

" Par un hasard que je bénis alors, je la rencontrai le soir à un bal. Vous comprenez mon empressement à me faire présenter. Je la trouvai charmante. Sa conversation était douce et sérieuse ; ce qui n'empêchait pas une certaine espièglerie naturelle de se faire jour. Je crois même que ce que j'aimais le plus en elle, c'était ses éclats de rire. Sa gaieté était si vibrante, si communicative, que l'on se sentait inondé de jeunesse rien que d'être auprès d'elle.

" Bref, j'en devins amoureux et je rêvai d'en faire ma femme.

SAULT-AU-RÉCOLLET (1)

—Où, madame, le galant, le bel Oscar, comme vous daignez m'appeler quelquefois, tout en déplorant ma frivolité, a réellement aimé et, ce qui est mieux, n'a aimé qu'une fois—On a bien raison de dire que les vieux garçons n'ont pas de cœur ; ils l'ont trop bien donné quand ils étaient jeunes.

“ Je revis ma Juliette—car elle s'appelait Juliette—et il me parut bientôt qu'elle m'aimait aussi. Tout l'été nous fîmes de longues causeries au bord de la mer ; car, ainsi que moi, elle aimait la grande nature.

“ Dans nos rêveries à deux, au soleil couchant, nous passâmes des heures d'une douceur si pénétrante que le souvenir de cette vision de quelques instants de bonheur a suffi pour occuper et remplir toute ma vie.

“ Cependant ici-bas toute jouissance contient un malaise ou une douleur ; et un grand chagrin naquit bientôt, grandit en moi. Je m'aperçus que Juliette maigrissait, s'étiolait à vue d'œil. De sa bouche ne s'échappait plus le rire argentin qui naguère me faisait tressaillir d'aise ; sur ses lèvres apparaissait maintenant un sourire étrangement triste qui me navrait.

“ Ce sourire là je crois être le seul à l'avoir remarqué ; car, elle prenait grand soin à dissimuler ses *sentimentalités*—selon son expression. Malgré le mauvais état de sa santé, nous faisons toujours des rêves d'avenir. Elle me confiait ses impressions sur tout ce que nous voyions. Elle me parlait aussi du bon Dieu et de la beauté de la vie quand on sait l'élever en l'idéalisant, quand on ne se plonge pas comme tant d'autres dans ses désespoirs et ses tristesses.

“ Juliette me faisait part encore de ses modestes ambitions. Chère âme ! en l'écoutant, je me sentais devenir homme. Moi aussi j'avais mes ambitions, plus grandes, plus téméraires que les siennes, la pauvre petite : j'augmenterais ma fortune, j'écrirais, je deviendrais célèbre... et ce serait pour elle...

“ Pour elle ? dérision !...

“ Ce sont de blanches fleurs que j'ai déposées à ses pieds avec le serment d'une inviolable fidélité.

“ Car, ma petite amie s'en est allée à Dieu dont elle parlait si bien. Elle est morte à dix-neuf ans et sans que jamais nos lèvres se soient réellement fait l'aveu de notre mutuel amour. Cette confession de nos âmes, nous la retardions d'un commun accord : nous étions si jeunes, si pleins d'espérance !

“ Ce jour charmant de notre aveu que nous nous préparions—elle avec une émotion sainte, moi avec ivresse—nous ne devons, hélas ! jamais le voir !

“ D'elle il ne me reste plus que le souvenir, avec l'espoir de la retrouver là-haut. Nous nous sommes si bien compris ici-bas ! Son âme m'attend dans un autre monde, tandis que sa frêle enveloppe terrestre dort dans son chaste cercueil son blanc sommeil de vierge”.....

Entraîné par mes souvenirs, j'aurais pu continuer toute la nuit ; mais le sourire tendrement ironique de ma jolie confidente modifia singulièrement mon épanchement.

Ce fut de l'air embarrassé de mes dix-neuf ans d'autrefois que je lui offris le bras quand elle me dit d'un ton langoureux, préoccupé :

—Allons prendre une glace.

Une glace !!!

Elle n'est pourtant pas méchante cette petite madame D... ; mais retenez bien ceci, mes amis : ne dites jamais à une femme qu'une autre a été plus aimée qu'elle... et surtout ne lui racontez pas votre petite histoire.

MARIE-LOUISE

Il y en a qui protègent pour obliger, et d'autres qui obligent pour protéger. Les premiers seuls ont la bonté pour mobile.—GUY DELAFOREST.

Dieu, qui a donné la terre aux hommes, s'est donné lui-même à eux. La terre n'est que le marchepied de notre destinée, c'est Dieu qui en est le trône. Monter jusqu'à Dieu par le regard, s'y attacher par le cœur, s'y dévouer par le service, voilà tout ensemble le premier de nos droits et le plus grand de nos devoirs.—R. P. FLEURY.

Lorsque les Sulpiciens transportèrent au Sault-au-Récollet leur mission de la Montagne, primitivement située à l'endroit où est maintenant le séminaire de Montréal, ils la placèrent sous l'invocation de Notre-Dame de Lorette. Deux vieilles tours qui existent encore dans le jardin de cet établissement religieux, sont un reste mémorable de ces temps reculés. Elles furent construites en 1692, par M. de Belmont, qui devint plus tard supérieur de Ville-Marie.

M. Gallinier, sulpicien, fut chargé de rassembler tous les sauvages chrétiens, disséminés aux environs de Montréal et de les former en village : ce fut la première origine de cette mission qui fut confiée aux sœurs de la Congrégation Notre-Dame, sous la direction de leur fondatrice, la Bienheureuse Marguerite Bourgeois. La petite tour, située à main droite en entrant dans le fort, leur tenait lieu de logement ; et celle qui se trouve de l'autre côté de la chapelle leur servait d'école et de boulangerie.

Le 20 septembre 1696, les sauvages de la Montagne furent transportés au Sault-au-Récollet. M. Robert Michel Guay, missionnaire, arrivé dans le pays en 1688, fut chargé de la direction spirituelle de l'humble bourgade, désignée par les sauvages sous le nom de *Skawenati*. Il ne serait pas hors de propos d'insérer ici quelques extraits d'une correspondance publiée dans un de nos journaux lors des troubles qui eurent lieu au lac. Nous n'en extrayons que ce qui concerne le Sault : “ Les colons français qui se trouvaient dans les environs de la réserve des sauvages et qui étaient disséminés çà et là, se plaignaient déjà depuis longtemps des vexations des autres sauvages qui n'étaient pas leurs alliés. Le gouvernement pria les messieurs de Saint-Sulpice de bâtir un fort près de la Mission afin de défendre leurs sauvages et les colons français des environs. Les sulpiciens bâtirent en effet le fort et en même temps l'église qui devait servir au culte.”

D'après une lettre d'un ancien curé de cette paroisse, le Révd M. Plinguet, le fort existerait encore et servirait de grange sur la propriété de M.M. Gilles et Zéphirin David. Cette grange, construite en pierre, paraît être d'une date très ancienne, et sa situation près de l'église de la mission semble justifier les informations qu'a recueillies ce monsieur. La demeure du missionnaire, également en pierre, était située à l'endroit où se trouve le bocage de platanes, plantées par messire Perrinault, ancien curé. L'église ou plutôt l'humble chapelle qui ne devait pas être éloignée du presbytère avait été construite en bois, à gauche de l'église actuelle. Le cimetière des sauvages se trouvant à l'endroit où sont érigées actuellement les dépendances du presbytère, et dans le jardin y appartenant. En creusant la terre à cette place, on découvre de nombreux ossements que l'on s'étonne de trouver là, étant donné que les Indiens, dont le culte pour les morts était si vif et si touchant, emportaient toujours avec eux les restes mortels de leurs ancêtres lorsqu'ils émigraient.

Quelques colons français, attirés par la beauté du site et la fertilité de la terre, étaient venus s'établir vers le même temps sur les bords de la rivière Des Prairies (2) dans le parcours qui forme la paroisse actuelle.

Une concession en arrière, appelée Côte St Michel, avait pris les devants, sur le rang de la rivière et comme les colons y étaient déjà nombreux, ils furent desservis par la paroisse St-Laurent.

Les missionnaires, ayant toujours craint le mélange des blancs avec les sauvages avaient sans doute voulu éviter par là les rapports trop fréquents entre les deux nations ; les quelques co-

(1) Voir le MONDE ILLUSTRÉ du 28 mars, No 360.

(2) On lit dans une des anciennes relations du Canada (1639-40) que le nom de cette rivière vient d'un Français nommé Des Prairies : Chargé de conduire une barque au Sault St-Louis, où l'on fit pendant quelque temps la traite avec les sauvages, il entra par inadvertance à la pointe de l'île de Montréal, dans la rivière qui est au nord et après l'avoir parcourue inutilement il fut obligé de brasser chemin après lui avoir laissé son nom.

lons qui demeuraient à proximité de la réserve étaient seuls admis à faire partie de la mission.

La bourgade n'était composée que de chétives cabanes pittoresquement groupées autour de la maison de Dieu. Sous la sage et paternelle direction du missionnaire, ces farouches indigènes, si rebelles à toute civilisation, se livraient néanmoins à la culture du sol. Ils ne déterraient la hache de guerre qu'à l'appel du commandant de Ville Marie, pour aller combattre l'ennemi commun, le vindicatif et cruel Iroquois.

J. P. Vibert

Bordeaux, P.Q.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—André Laporte (\$15 00), marchand de fruits, 15, marché Bonsecours ; Dame Dr Drainville, 460, rue Rachel ; C. Martel, 65, rue des Allemands ; Delle A. Boudreau, 109, rue Barré ; Ovide Turcot, 156A, rue Wolfe ; Harmonias Thouin, 209, rue Visitation ; Pierre Bourget, 314, rue Amherst ; A. Rochon, 459, rue Jacques-Cartier ; Dame E. Lavéque, 194, rue St-André ; L. Bélair, 9, rue Amherst ; Wilfrid David, 141, rue St-Charles Borromée ; Nazaire Houle, 575, rue Wolfe.

St-Henri de Montréal.—H. Delorme, 2, rue St-Philippe ; Jean-Baptiste Demers, 22, rue St-Philippe ; Joseph Dragon, 11, rue St-Philippe.

Pointe St-Charles.—Aldéric Bellemare, 43, rue Shearer ; A. A. Barbeau, 59, rue Richmond.

Ste-Cunégonde.—J. A. Thibault, 1549, rue St-Jacques.

Ottawa.—Isidore Proulx, Papeterie du gouvernement ; Israël Proulx, 261, rue St-André.

Québec.—Dame veuve Honoré Poitras (\$10.00), 38, rue O'Connell ; Alfred Tardif (\$4.00) 884, rue Champlain ; R. L. M. Monier, 13 rue Ste Marguerite, St-Roch ; Lieutenant-colonel Eventuel, 487, rue St-Jean ; Delle Eugénie Brunelle, 13, Côte St-George ; Méderic Laliberté, 5, rue Plessis ; R. S. Bergeron, rue Grant ; Delle L. M. Augé, 42, rue Ste-Geneviève ; F. X. Guilmain, 25, rue Morin, St-Sauveur ; Th. C. Faguy, 226, rue d'Aiguillon ; Bruno Trudeau, 132, rue Richardson ; Barthélemi Rondon, 137, rue Latourrelle ; J. A. Toussaint, 55, rue Richardson ; Delle Georgianna Poitras, 52, rue St-Luc, St-Sauveur.

Sherbrooke (Est).—Madame veuve Balthazar Desrochers, \$25.00, 30, rue du Pont.

St-Romuald.—G. A. Laroche.

Montmorency Falls.—Louis Giroux.

Valleyfield.—Charles Danis ; N. A. Ostigny.

Ste-Adèle.—Dr W. Grignon.

Peterboro, Ont. Dame N. T. De Laplante.

Marquette.—Eusèbe Bertrand (\$2.00) 835, N. Third.

Fond du Lac, Wis.—Aldéric Venne, 80, rue Broot.

Westfield, Mass.—Dame Georgianna Blais, 32, rue Cronne.

Lawrence, Mass.—Adélarde Brunet, 192, rue Valley.

Worcester, Mass.—Delle Marie Dubé, 7, rue Lamartine.

Bruceville, Belgique.—J. B. Chatrian, 10, rue d'Enghien.

Nous apprenons que le journal illustré *Les Soirées Littéraires*, fondé et dirigé depuis douze ans avec une habileté reconnue par notre confrère de Paris, M. A. CLAVEL, vient d'être cédé à une direction nouvelle prête à faire tout le nécessaire pour en continuer le succès.

Mais, loin de rester inactif, notre confrère ne fait que changer son mode de relations avec les amateurs de lecture de tous les pays et annonce l'apparition, très prochaine d'une (NOUVELLE REVUE PARISIENNE) à cinq francs par an, pour tous pays.

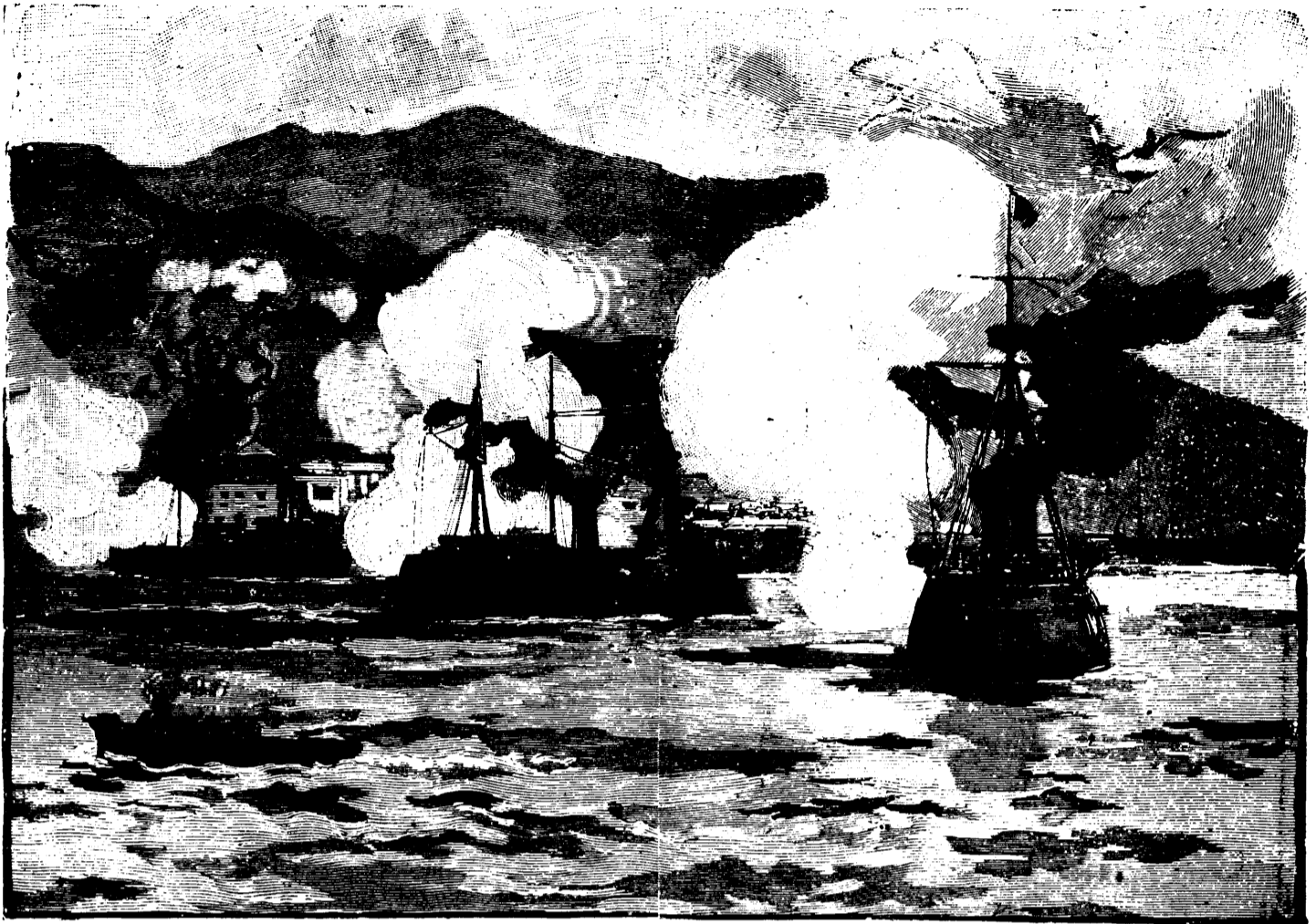
Cette publication sera d'une originalité particulière et les cinq mille premiers abonnés auront, entre autres attractions, la faculté, incroyable mais très réelle, de pouvoir gagner CENT FRANCS en espèces en possédant un titre entièrement libéré, solidement garanti, amorti par des tirages publics et muni de 12 coupons de participation aux bénéfices d'une importante Société financière.

Pour être certain d'arriver en rang favorable, on peut dès maintenant adresser sa souscription (5 fr. pour tous pays) en mandat, chèque, timbre ou papier monnaie, à M. A. CLAVEL, Directeur, toujours mêmes bureaux, 36, Rue de Dunkerque à Paris, et le premier No. du journal avisera bientôt de la réception, en donnant tous les renseignements nécessaires.

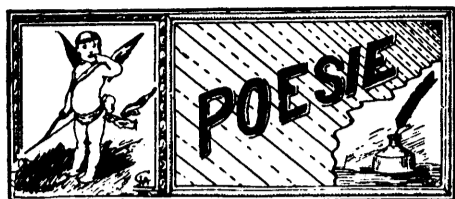
Avec un pareil appoint, il est facile de prédire à notre confrère le grand succès de sa nouvelle publication.



AU SAHARA. — LA BÉNÉDICTION DE LA MAISON DE LA M'SALLA, A BISKRA, PAR MGR LAVIGERIE — LA PROCESSION
ENTRÉE DE LA CHAPELLE DE LA M'SALLA A BISKRA — LES FRÈRES DU SAHARA SE RENDANT A L'EXERCICE



L'ESCADRE CONSTITUTIONNELLE DÉLOGE LES FORCES DU DICTATEUR A IQUIQUE
LES EVENEMENTS DU CHILI.—BATAILLE DE PAYO ALIMONTE, A 9 HEURES DU SOIR



LA PENSÉE

Aux premiers jours de mai, fleur pâle ou bien brillante,
Sur l'axe délicat, la pensée apparaît ;
Sa corolle ressort dans l'herbe verdoyante
Et sa beauté renferme encore plus d'attrait.

La pensée, au parterre, à la fleur odorante
Ajoute son parfum dont la douceur me plaît ;
Ses pétales aussi, de couleur variée,
Présentent constamment un ravissant effet.

Après ces froides nuits, qui viennent en automne,
De la voir résister chaque fois je m'étonne.
Mais la neige bientôt la couvre de flocons.

Il me semble souvent—aimable fantaisie !—
Que la tendre fleur pense : en contemplations
Je crois revoir en elle une figure amie.

MARIE LOUISE L...

LETTRES D'UNE PARISIENNE

LA MODE

Paris, mai 1891.

Le temps est toujours si maussade que les modes nouvelles ne peuvent guère prendre leur essor. Si ce n'était le concours hippique, qui nous a valu un étalage de fraîches et riantes toilettes, nous n'aurions aperçu des nouveautés que par ce que nous admirons aux vitrines des grands magasins et dans l'atelier des bonnes faiseuses.

Car il est impossible encore de quitter les manteaux ouatés, les jaquettes et les mantes ; les fourrures même ne sont pas superflues le soir et le matin, tout au moins les boas de fantaisie, les *colliers marquise*, que les élégantes s'enroulent capricieusement autour du cou.

Quelques nouvelles fantaisies ont été arborées au concours hippique. Ce sont les robes en crêpon, toutes garnies de galons d'argent ou d'acier, et drapées à la grecque. Vu l'inclémence d'avril, ces robes, dont quelques unes étaient couleur ivoire, se cachaient à demi sous de grands collets bleus, gris, brique, héliotrope, également galonnés et doublés de soie claire ou de drap d'argent.

Beaucoup de femmes ont eu la crânerie cependant d'aller en taille à ces réunions ; mais leurs corsages étaient des jaquettes, les unes très-ajustées, les autres pincées du dos et flottantes devant, toutes garnies d'un gilet de belle soie à fleurs, et découpées à crêpeaux ou à dents de loup. Aperçue aussi quelques robes princesse, qui sont plutôt des redingotes ouvertes sur une jupe où froufroutent des volants et des dentelles. Le corsage moyen-âge, enserme comme un corselet les plis d'un fichu croisé ou d'une chemisette. Il est certain que cette mode est appelée à un véritable succès aux premiers beaux jours.

A propos de crêpon, dont je vous parlais tout à l'heure, il faut que je vous dise un mot des petits jupons de dessous, en un crêpon souple et élastique, si léger et si agréable à porter que toutes les femmes vont certainement s'en toquer. Comme seconds jupons, toujours la soie aura la préférence, et c'est une mode économique, puisqu'elle permet d'user ainsi les robes de soie défraîchies ou démodées, qui retrouvent de la sorte un regain de jeunesse. On en garnit toujours le bas de volants déchiquetés où foisonne la dentelle.

Mais ces jupons de soie sont très habillés et ne vont qu'avec des toilettes irréprochables ; aussi je conseillerai à mes lectrices qui sont, je n'en doute nullement, des femmes économes et ordonnées, de mettre pour tous les jours des jupons de lainages, qu'on fait aussi coquets que l'on désire ; et, pour l'été, des jupons de toile d'Alsace, de tussor, d'alpaga, etc. Ces jupons se brossent et se lavent à volonté ; ils sont donc très pratiques et faciles à porter.

Dans mes dernières chroniques, j'ai déjà parlé des draps, des lainages, des soieries et des étoffes variées dont on va se vêtir. Mais voici une nouveauté à signaler. C'est un tissu auquel on a donné le nom d'*œil de paon*, joli d'effet et de coloris. Seulement, c'est une robe pour les femmes qui peuvent changer souvent de toilette, car on s'en fatigue vite, et elle date.

Je vous ai cité toutes les formes de chapeaux et toutes les pailles qui auront la vogue cet été. Si la mode prend, que lancent certaines maisons *select*, nous retrouverons les chapeaux assiettes qui ont eu tant de faveur il y a une vingtaine d'années. En attendant, ceux que l'on chiffonne sont de plus en plus plats ; on les garnit de deux bouffes de plumes ou de ruban. Ils ne tiennent sur la tête qu'au moyen de brides de velours, attachés sous le menton.

Certaines élégantes ont essayé de remettre les gants blancs à la mode. Heureusement elles sont peu suivies dans cette voie. Le gant blanc est très désavantageux ; il grossit terriblement la main, et ne peut se porter qu'absolument frais, ce qui exige une grande dépense, et puis, je trouve qu'il manque de distinction. En ville, il fait penser invinciblement à nos bons villageois égarés d'aventure dans la capitale. Le gant le plus clair que l'on doive se permettre est le gant gris perle ; encore, doit-il compléter une mise soignée. Il ne supporte guère, non plus, la fatigue.

Si la mode est pour les gants de couleur claire, elle est pour les bas de couleur foncée. Le bas noir continue à jouir d'une suprématie sans rivale.

Pour les beaux jours, les bas noirs seront égayés de pois, de fleurettes, d'anis, de petits dessins de tous genres dans les nuances pensée, bleuets, émeraude, bouton d'or, etc. Ces bas iront à ravir avec les souliers découverts.

La tapisserie, qui est, sans contredit, un des plus intéressants travaux d'aiguille qu'il soit possible de faire est très à la mode pour l'ameublement. De jeunes femmes actives et intelligentes entreprennent ainsi de tapisser tous les meubles de leur salon ou de leur salle à manger. Ce travail de Pénélope exige une grande patience ; mais quelle joie quand il est terminé ! Cela donne au chez-soi un cachet de décoration personnelle point à dédaigner par un temps où les mêmes meubles se retrouvent dans tous les intérieurs.

On fait aussi de ravissants coussins sur fond de moire, de satin, de pékiné, de peluche avec broderies ou applications. Ces applications ne se font pas, comme autrefois, à fils tirés. Toutes les fleurs, tous les ornements sont dessinés en canevas découpé et collé sur l'étoffe, de sorte qu'on brode en conservant le canevas sous la soie ou la laine, et que cela donne à la broderie un relief très joli, qui la fait bien valoir. Voici un coussin ravissant, en pékiné noir, moire et faille avec semis de bouquets de mimosas négligemment jetés. Ces fleurs sont brodées en relief, et tellement bien imitées qu'on serait tenté de les prendre pour de véritables mimosas appliqués par un procédé sur de la soie. On peut faire quelque chose d'aussi bien avec des roses, sur fond crème ou bleu pâle, enroulées dans des nœuds de ruban rose, qu'avec des bleuets sur satin vieil or, etc.

On fait aussi des coussins en vieille étoffe brochée, traversée de galons et de ruban aux teintes mortes.

Ce sont des travaux charmants où l'on peut laisser libre cours à son imagination. Les femmes qui savent dessiner ont le champ libre de l'invention ; les autres reproduiront en copie ; toutes peuvent faire des choses gracieuses, qui seront le plaisir des yeux.

La passion des fleurs est devenue générale. En province comme à Paris, les femmes en ornent leurs demeures ; je crois donc leur être utile en leur enseignant un moyen qu'on m'assure excellent, pour conserver plus longtemps fraîches ces exquis et fragiles beautés de la nature. Il suffit dit-on de les mettre tremper dans de l'eau distillée. Le moyen comme on voit est simple et peu coûteux.

Pour suspendre au mur quelques branches de roses ou de lilas, on se sert de cannes de bambou, creuses et semblables à celles qui, entre croisées forment de gracieux bouquetiers. Parfois on dissimule, sous la draperie d'un rideau ou d'une portière, le bambou lui-même ; de sorte que la fleur

a l'air de se tenir là, comme par miracle, dans une constante fraîcheur.

Rien n'est plus joli qu'un panneau de glace allant du plafond au parquet, au bas duquel se trouve une jardinière aussi large que la glace, toute garnie de plantes vertes en massif, et bordée à son tour de jacinthes, de tulipes, de crocus ou d'anémones multicolores. Beaucoup de personnes emploient le même système pour dissimuler la fermeture de la cheminée, lorsque le feu devient inutile.

JEANNE D'ISSALAT.

FAITS SCIENTIFIQUES

UNE MAISON ÉLECTRIQUE

L'un des chefs de la maison Edison, de Londres, possède une maison où l'électricité joue un grand rôle. Si quelqu'un s'approche de la porte d'entrée, celle-ci s'ouvre d'elle-même et se referme automatiquement. Dès que le visiteur place son pied sur les marches du porche, des sonnettes sont agitées à la cuisine et dans le cabinet du maître de la maison. En touchant le marteau, la porte s'ouvre d'elle-même avant que le coup ait retenti, et pendant le dîner une musique jouée par l'électricité charme les oreilles des convives.

* * * *

ETOFFES EN VERRE

M. Dubas Conet, de Lille, France, a trouvé le moyen de filer et tisser le verre, de manière à pouvoir faire des étoffes. La chaîne est en soie et sert à soutenir l'ouvrage en verre. Ces fils de verre sont excessivement flexibles, grâce à leur extrême finesse ; il faut cinquante à soixante fils pour en former un seul servant au tissage. La fabrication de l'étoffe en verre est longue et lente, pas plus d'un mètre ne pouvant être fait dans les douze heures. Malgré cela, cet ouvrage est magnifique à l'œil, et, relativement, est bon marché.

* * * *

CHASSE AUX FOURMIS

Plusieurs lettres nous prient instamment de trouver un remède contre les fourmis qui infestent les meubles de salle à manger ou de cuisine. Voici le moyen que nous enseignons : mettez dans une assiette creuse des feuilles d'absinthe verte, arrosez-les d'un peu d'eau bouillante et mettez l'assiette dans le bas du meuble infesté. Les fourmis n'y reviennent plus. Si vous n'avez pas d'absinthe, mettez à la place un citron, que vous recouvrirez de marc de café, et laissez le moisir dans le bas de l'armoire. Le résultat sera à peu près le même.

* * * *

LA PLANÈTE MARS

Camille Flammarion, qui a poussé avec une ardeur et un zèle l'étude des planètes, arrive aux conclusions suivantes quand à ce qui concerne Mars : L'eau, cet élément mobile par excellence, doit y jouer un grand rôle. L'analyse spectrale le démontre et avec nos instruments nous la voyons sous forme de nuages et de neiges ; la photographie a même saisi sur le fait, aux mois d'avril, une tempête de neige qui, en 24 heures, a couvert sur Mars un territoire plus grand que celui des États-Unis. Peut-être pourrions-nous imaginer que l'eau existe là dans un cinquième état, intermédiaire entre le brouillard et le liquide. On doit imaginer une forme particulière de cette eau, l'état visqueux qui permettrait d'expliquer certaines formations variables dont la durée pourtant atteint plusieurs mois. Au point de vue de l'atmosphère, des saisons, des climats, des conditions météorologiques, Mars paraît habitable, aussi bien et même mieux que la Terre, et peut fort bien être actuellement habitée par une race humaine très supérieure à la nôtre, étant, selon toute probabilité, plus ancienne et plus avancée. Il faudra sans doute encore bien des années d'observation pour découvrir exactement ce qui se passe chez nos voisins du ciel.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 23 MAI 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

—C'est une honnête fille.... Pourquoi ne voulez-vous donc point qu'elle entre dans votre famille?....

—Dame, not'maîtresse,—répliqua vivement la Fortier à Marcelle,—on ne vit pas de l'air du temps. Quand on se marie, ce n'est pas pour se mettre dans la misère, et s'il vient des chtits.... Avec ça que Victor n'est pas fort.... Nous lui donnerons une dot, et dame, les parents de Reynette.... Ils n'ont guère de quoi....

—C'est une affaire d'argent, madame la comtesse,—fit à son tour Victor.—Mon père et ma mère ne veulent point entendre parler de ce mariage.... Moi, de mon côté, je ne veux point leur désobéir, je ne veux surtout amener ici une femme qui ne leur conviendrait point.... J'ai donc résolu de partir, de quitter la Batterie et de m'engager dans un régiment des colonies.

La mère Fortier se prit à pleurer.

—Vlà huit jours qu'il me dit la même chose, not'maîtresse!.... Vlà huit jours qu'il me parle d'aller au Tonkin où il attrapera les mauvaises fièvres et d'où il reviendra avec une santé perdue, si jamais il revient.

Le père Fortier fronçait le sourcil et hochait la tête.

Quant à Victor, sa résolution paraissait inébranlable.

Marcelle laissa passer le flux de paroles de la mère Fortier, et quand celle-ci fut obligée de reprendre haleine :

—La seule raison que vous avez pour vous opposer à ce mariage,—demanda-t-elle avec lenteur,—c'est donc la pauvreté de Reynette?

Tandis qu'elle parlait, la comtesse Stroganof avait légèrement tourné la tête, et un rayon de jour, venu de la fenêtre mit à cet instant son charmant visage en pleine lumière.

Les yeux de Victor tombèrent tout justement sur elle, à ce moment précis, et il s'arrêta stupéfait, médusé.

Où avait-il déjà aperçu ces traits adorables, ces grands yeux veloutés?....

Non, ce n'était pas la première fois que cette adorable physionomie lui apparaissait, il en était bien sûr!.... Mais il était bien certain, cependant, de ne s'être jamais trouvé en la présence de la comtesse Stroganof.

Mais il n'eut pas le temps de chercher dans ses souvenirs.

Une autre surprise autrement violente que la première lui était sur le champ réservée.

—Si c'est la seule raison, continua la comtesse, espaçant légèrement ses paroles, pour bien se faire comprendre,—nous avons pensé, le comte Stroganof et moi, qu'il y avait un moyen bien simple de tourner la difficulté.

Le père Fortier et sa femme regardèrent Marcelle avec de grands yeux ébahis.

—Combien possède la jeune fille que vous voudriez voir épouser à votre fils?

—Mélanie, répliqua la Fortier,—oh! ben, elle aura tout au moins comme qui dirait une bonne quinzaine de mille francs.

—Eh bien!—fit Marcelle en éprouvant une sensation exquise à suivre sur l'intelligente physionomie de Victor l'effet produit par ses paroles,—eh bien! le comte Stroganof et moi nous donnerons à Reynette Hortoux une dot de vingt mille francs... Encore les dames de Lauriac y apporteront certainement de leur côté quelque chose.

Du coup le père Fortier et sa femme en demeurèrent bouche bée....

—Ah! c't'affaire!—répétait la Fortier,—c't'affaire!.... C'est-y Dieu possible!....

Et Fortier de son côté trémoissait sur sa chaise en ne trouvant à dire que :

—J'veux ben! j'veux ben!....

Victor était devenu tout rouge, puis tout pâle.

Puis il s'était baissé, avait porté la main de la comtesse à ses lèvres.... en lui disant d'une voix où la joie débordait :

—Madame!.... je vous devrai plus que ma vie.... je vous devrai la mienne et celle de Reynette....

—Allez la chercher,—fit Marcelle,—mieux vaut qu'elle sache la bonne nouvelle le plus tôt possible.

Les amoureux ont certainement un don de seconde vue....

Comment se fit-il que Reynette Hortoux se trouva à point nommé dans les environs de la Batterie?

Sans doute le départ pour le Tonkin de son fiancé lui trottait dans la tête.

En dépit de ses promesses à la mère Fortier, elle voulait adresser un "éternel adieu" à celui qu'elle aimait de tout son cœur.

Ce fut certainement le cœur qui guida Victor Fortier du côté des Butaux....

Tant il est qu'il accourut à elle de toute la vitesse que la plus folle joie peut donner à deux jambes nerveuses, dès qu'il aperçut dans le lointain sa mince silhouette.

—Reynette!—cria-t-il d'une voix entrecoupée, tant et si bien que la jeune fille ne pouvait y rien comprendre,—Reynette!.... nous sommes riches! Vingt mille francs.... la comtesse!.... Ah!.... ma Reynette!.... Si vous saviez!....

Puis la parole lui manqua, et les sanglots débordèrent de son cœur.

—Mon doux Jésus!—murmura Reynette, en joignant les mains!—Mon pauvre Victor!....—Ils l'ont rendu fou à c't'heure!....

Et elle se mit à fondre en larmes à son tour....

Le bonheur, lui aussi, a ses angoisses!....

Fort heureusement, elles sont de courte durée.

Victor retrouva bien vite la parole.

—Je suis fou! Reynette! Mais fou de joie!....

Reynette, nos parents ne s'opposent plus à notre mariage.... Ma chère Reynette.... vous êtes maintenant plus riche que Mélanie.... C'est la comtesse Stroganof qui vous dote, et aussi les dames de Lauriac.... Venez! mais venez donc remercier la comtesse, elle nous attend....

Et le couple, haletant de bonheur, se dirigea vers la ferme de la Batterie.

A point nommé, comme ils entraient dans la grande cour, ils croisèrent, qui,—vous l'avez bien deviné,—Félix Mingat lui-même, qui resta là, planté sur ses quilles, la bouche ouverte d'une oreille à l'autre.

Reynette au bras de Victor! Reynette entrant la tête droite et haute dans la maison de la Batterie!

Il en laissa tomber la fourche qu'il tenait à la main, tout en grondant :

—Bon Dieu de bon Dieu! j'ai la berlue.... Pour sûr, j'ai la berlue!....

Mais les amoureux étaient si bien l'un à l'autre qu'ils ne songeaient même pas à s'occuper de lui. Que leur importait maintenant Félix Mingat, ses méchancetés, ses calomnies et ses colères!

Il est des bonheurs et des joies solides auxquels tous les serpents de la calomnie et de l'envie essaient vainement de mordre....

La mère Fortier avait complètement perdu la tête.

Dans sa joie, elle avait commencé par bourrer la cheminée de fagots et de bûches, de façon à mettre le feu à la ferme de la Batterie.

Puis, comme le jour était un peu gris, elle avait été quérir par toute la ferme des flambeaux, des bougeoirs, si bien que ce fut en un instant une véritable illumination au milieu de laquelle, toute éclairée, se trouvait la comtesse Stroganof.

La porte s'ouvrit et Victor apparut sur le seuil, pouissant devant lui Reynette toute confuse.

Reynette s'arrêta effarée, éperdue à l'aspect de la comtesse.

Elle joignit les mains, tandis que ses lèvres murmuraient ces paroles que personne n'entendit, car personne n'aurait pu les comprendre!

—Oh! merci! merci!.... Je savais bien! Oui, je vous avais assez priée! Je savais bien que vous me jetteriez un bon sort!....

Marcelle faisait la part de ce trouble.

—Remettez-vous, mon enfant.... Nous avons su que vous étiez une brave et honnête petite créature, et c'est un bien vif plaisir pour le comte et pour moi de vous voir heureuse.... Il ne faut pas oublier que c'est surtout aux dames de Lauriac que vous devez votre joie....

—La Fade-Blanche,—murmura Reynette,—ah! elle est bien bonne aussi!....

Maintenant la comtesse laissait les deux amoureux à eux-mêmes, dans un coin, et elle complétait son œuvre.

Fortier ayant dit que Victor n'avait guère de goût pour les travaux des champs, la comtesse expliquait à la mère Fortier et à son mari que le comte Fédor désirait depuis longtemps déjà établir un élevage de grands trotteurs Orloff aux Souches, et qu'il serait aisé de donner une partie de la surveillance à Victor.

Le bonheur marche par troupe, tout comme le chagrin....

On ne peut deviner la joie des deux jeunes gens. Et bientôt Marcelle se retirait emportant la bénédiction des deux amoureux et aussi celle du couple Fortier qui trouvait désormais Reynette la plus gentille des bios passées, présentes et futures...

Quand le coupé fut sorti de la cour de la ferme de la Batterie, Reynette retrouva la parole.

—Eh bien!—fit-elle,—quand je vous le disais, Victor!....

—Vous me disiez quoi? ma chère petite fiancée. Je vous avoue que je ne sais plus bien où j'en suis et que je n'ai plus bien la tête à moi.... Il ne faut donc pas m'en vouloir si j'ai oublié un tas de choses....

—Mais quand je vous disais que la Fade Grise nous jetterait un bon sort!....

—Ce n'est pas la Fade Grise, ma chérie Reynette.

—Comment!—fit-elle,—ce n'est pas la Fade-Grise!....

—Qui? la comtesse Stroganof!....

—C'est bien la Fade Grise,—répéta l'entêtée Reynette,—vous ne l'avez pas reconnue!

Victor a son tour eut un mouvement.

—C'est vrai qu'elle lui ressemble,—fit-il,—oui! réellement elle lui ressemble énormément!.... C'est bien étrange!....

Pendant que les deux amoureux devisaient ainsi la comtesse rentrait aux Souches.

Lorsqu'elle atteignit les derniers grands taillis jouxtant les bois du château, elle entendit un coup de fusil.

Quelques instants plus tard elle mettait pied à terre devant le perron du château.

Fédor arrivait au devant d'elle.

Mais avant de lui adresser la parole il donna un ordre à l'un des valets de garde dans le vestibule.

—Appelez-moi Forster de suite....

Forster, un Alsacien, grand, maigre.... avec deux énormes jambes, était le garde chef des Souches....

Forster, un Alsacien de vieille roche, que le comte avait emmené d'une propriété occupée par lui aux environs de Paris pendant plusieurs années, était très dévoué à son maître.

—Forster,—lui dit le comte d'un ton très sévère,—je ne suis pas content....

La physionomie du garde chef exprima un désappointement pénible.

—On vient de tirer,—poursuivit Fédor,—il n'y a qu'un instant, à cinq cents mètres d'ici, j'en jurerais....

Forster, la cape à la main, ne put s'empêcher de répondre :

—Faudrait tout de même avoir un fier toupet pour venir chasser tout à côté du château.

—Mais je vous répète que je l'ai entendu, ce coup de fusil. Où vous trouviez-vous donc?

—Je flambais mes pièges.

—Courez, prenez un garde avec vous et voyez encore une fois qui est assez osé pour venir chasser chez moi.

Forster partit son fusil en bandoulière, et courait comme un dératé.

Il n'avait pas fait deux cents mètres qu'un second coup de feu se fit encore entendre.

Cette fois la détonation le cloua tout net sur place.

—Ça, —fit-il avec son fort accent alsacien, —c'est drop vort....

Et à travers bois, il se faufla avec prestesse, gagnant rapidement du terrain sans faire de bruit.

Un léger grognement se fit entendre.

—Ici Ravaude, —gronda une voix sourde.

Et Forster put voir l'individu assez osé pour venir en plein jour tirer les faisans du comte Stroganof.

Le braconnier, c'en était certainement un, était un homme du pays.

Il était court, petit, trapu, vêtu d'une blouse bleue, et la tête couverte d'un méchant chapeau de feutre.

Il venait d'abattre un superbe coq et le parait, enlevant les plumes coupées par le coup de feu, avant de le mettre dans son carnier....

Tout en admirant sa prise il monologuait en s'adressant à mi-voix à sa chienne :

—Bonnes gens, voilà une belle bête, du bon gibier ! Mais faut nous en aller d'ici tout de même, vois tu ma fille.... parce que m'est avis que malgré la froid, il doit y faire chaud.

Vraiment le faisan, la tête sous l'aile, n'était pas encore enfoui dans le carnier que la voix de Forster éclata dans le grand silence du bois, pareille à un coup de tonnerre.

—Au nom de la loi, je vous dresse procès verbal...

Le petit homme tressauta brusquement.

Et il se gratta le derrière de l'oreille.

—Ma foi, garde, vous avez bien tort, parce que, voyez-vous, je ne savais point mal faire.... Je me disais bien.... depuis un moment que je ne devais pas être bien dans mon droit.... mais.... enfin.... voulez vous reprendre le faisan.—Et je vais partir...

—Je vous ai dit que je vous dressais procès-verbal. Donnez moi votre nom....

L'autre hochait sa tête frisée.

—Quand vous saurez mon nom, vous serez t'y plus avancé !....

—Montrez moi votre permis....

L'homme fit mine de fouiller minutieusement dans son carnier et dans ses poches.

—Faut croire que je l'ai oublié.... Mais voyons, ne soyez point mauvais, garde, puisque je vous dis que je m'en allais. Là.... je vais partir tout de suite, et je ne reviendrai point, non !....

—Vous ne voulez pas me donner votre nom ?....

—Mais mon brave monsieur, je ne vous demande point le vôtre. Pourquoi voulez vous que je vous dise le mien.... Vous ne me connaissez pas, j'en suis bien sûr, vous ne m'avez jamais tant vu, et je vous promets que vous ne me reverrez point.... Là....

Tout en devisant le petit homme gagnait insensiblement la ligne du bois.

Forster lui barra résolument le passage.

—Eh ! la, doucement, —fit le braconnier, —je ne m'en irai que si vous me laissez aller.... vu que ma jambe, par la froid comme ça, ça me tire, ça me tire.... Mais enfin, vous êtes un trop brave garçon pour faire de la misère au pauvre monde.

—Je vous dis de me donner votre nom.

Le petit homme, au lieu de répondre cette fois encore, jeta autour de lui un regard circulaire, et s'approchant de Forster, lui poussa le coude en clignant de l'œil, et en lui disant à mi-voix :

—Voyons.... un brave garçon comme vous, il n'y a donc point moyen de s'arranger....

—Donnez-moi votre nom.

—Un bel écu de cent sous, tout rond, tout blanc... Dame, faut pas m'en demander plus, bonnes gens, car je n'en ai point davantage.

—Vous m'offrez de l'argent !.... ce sera mis dans le procès verbal....

—Ah ! que vous êtes agouant tout de même.... vous ne voulez donc point me laisser.

—Je vous demande votre nom.

—Ça n'y fera rien.

—Alors marchez avec moi !.... Vous vous expliquerez devant M. le comte.

Et Forster fit mine d'appréhender son homme *manu militari*.

M. is l'autre ne se mit point sur la défensive.

—Bonnes gens.... Je vous suis. Je ne suis ni méchant, ni mauvais.... Je vas avec vous puisque vous êtes le plus fort d'abord....

Et il emboîta le pas à Forster.

Celui-ci s'aperçut alors que le braconnier traînait légèrement la patte gauche, ce qui ne l'empêchait point de trotter dru et ferme comme un bidet du pays.

A mesure que l'on s'approchait des Souches, le visage du petit homme se rembrunissait encore.

Quant à Ravaude, une chienne barbouillée blanche et jaune, elle semblait avoir conscience de la gravité de la situation et suivait son maître l'oreille basse et la queue entre les jambes.

Fédor se trouvait dans une salle du rez de chaussée, un parloir d'attente tout meublé de têtes de sangliers et de trophées de chasse.

Forster s'enquit auprès d'un valet de chambre, et se faisant annoncer, lui et son prisonnier se trouvèrent en présence du maître des Souches.

—Voilà l'homme, monsieur le comte, —fit Forster, il n'a pas donné de mal à prendre, il chassait comme chez lui.... seulement il ne veut pas me dire son nom.

A cet instant les yeux de Fédor et ceux du braconnier se rencontrèrent....

Et une même exclamation de joyeuse surprise s'échappa de leurs lèvres....

—Comment, c'est toi !.... vieux vaurien ! —s'écria le comte.

Tandis que le prisonnier avec un sourire enchanté tendait carrément la main au châtelain, en lui disant, tout comme s'il l'eût quitté la veille :

—Et vous allez toujours bien, m'sieu Fédor....

—Oui, je vais bien ! Et c'est toi qui viens tuer mes faisans....

—Ah ! ne m'en parlez pas.... Tenez !.... Je me disais bien en voyant les chevreuils, les lièvres et les faisans partir autour de moi, que je ne devais pas être dans le droit chemin, mais qu'est ce que vous voulez ?....

—Enfin, assieds-toi.... et raconte-moi ton histoire....

Puis, s'adressant à Forster :

—Forster, laissez nous, vous avez fait votre devoir, c'est fort bien ; mais il n'y a pas lieu à dresser procès-verbal, je connais ce brigand là.... depuis bien des années.

—C'est tout de même vrai, monsieur Fédor, et il a passé de l'eau dans la Sauldre depuis que nous nous sommes vu la première fois....

Et comme Forster roide, compassé, ne pouvant point comprendre la familiarité de son maître avec un être qu'il jugeait dans son for intérieur un braconnier de la pire espèce, —comme Forster se retirait, Jules Raisin lui dit en clignant de l'œil :

—Ayez bien soin de mon fusil, mon brave homme, car je n'ai que celui-là.... et y me coûte cher.

Forster se retirait indigné.

—Et alors, qu'es tu devenu ? —demanda Fédor, lorsqu'ils furent seuls.

Jules Raisin n'avait point revu le comte Stroganof depuis la délivrance de Marcelle à laquelle il avait coopéré d'une façon si active.

Quelques jours plus tard, il recevait, par la voie d'un homme d'affaires, une somme très forte qui lui permettait de s'établir dans une ferme, de se bien marier, et de vivre d'une bonne vie régulière et tranquille.

Mais, il y avait eu sans doute des mauvaises chances ; peut-être même l'ami Raisin y avait-il un petit peu aidé, par paresse, nonchalance, amour du bien être, du repos, et aussi ce satané Fusillo qui ne pouvait jamais se tenir en place.

Tant et si mal qu'il ne restait plus grand'chose de la somme donnée par Fédor, et que Jules Raisin recommençait à rapailler de-ci de-là, et à vendre son gibier pour payer sa poudre et son plomb, et se faire aussi quelques petits bénéfices.

Un peu trop surveillé dans les alentours où il évoluait d'ordinaire, il avait pris un grand parti, et s'était décidé à faire une énorme tournée. Il avait débarqué au hasard dans la contrée, amené par le courrier de Salbris, et ma foi, au petit bonheur, accompagné de Ravaude, qui ne demandait pas mieux que de se dégoûter les jambes, il s'était mis en chasse.

—Bonnes gens, —disait-il en terminant le récit

de ses aventures, —j'ai t'y eu de la chance tout de même de venir dans ce climat-ci ; c'est vrai, je suis bien content de vous retrouver, monsieur Fédor.... Ah ! c'est que le passé ne s'oublie pas, nous en avons fait des bonnes ensemble.... Vous souvenez-vous quand cette vieille sorcière, mamzelle Henriette, a fait le plongeon dans la Sauldre ? Et quand.... comment donc qu'y se nommait votre chien, un drôle de nom.... Porthos, c'est ça, l'a portée sur le sable.... Ah ! la vieille taupe !

Un voile de sombre tristesse passa sur le visage de Fédor.

—Elle s'est atrocement vengée, —murmura-t-il. Jules Raisin se taisait ; il avait compris que dans la vie de Fédor existait un chagrin qu'il venait d'involontairement réveiller.

—Et madame ? —demanda-t-il timidement. —C'est moi qui serais heureux de la voir....

—Elle aussi, Jules, —répliqua le comte, elle n'a point oublié tes bons services.

—Et tout prêt à lui en rendre encore, oui, monsieur Fédor.... et de tout cœur encore.

—J'y compte bien.

Fédor appuya le doigt sur un timbre.

—Priez madame la comtesse de descendre, —dit-il au domestique répondant à son appel.

Et Marcelle se montra aussitôt.

Et Jules Raisin ne put retenir un exclamation de surprise.

—Ah ! ben ! —fit-il tout naïvement, —êtes vous ben gente, tout comme il y a.... ma foi je ne sais plus.... il y a longtemps.... vous n'avez point pris un jour !

Marcelle aussi l'avait reconnu, le petit homme.

V

Et sa présence éveillait en elle tout une foule de radieux souvenirs.

Oui, elle avait éprouvé le bonheur entier, parfait.

Mais après, aussi, quelle terrible revanche le sort et ses ennemis avaient pris sur elle !....

—Mon bon Jules, —disait elle, —je suis bien contente de vous revoir....

—Et moi donc ! madame, de vous trouver si belle, si jeune....

Jules Raisin s'arrêta.

Mais, ma foi tant pis, il n'avait point pour habitude de tourner longtemps sa langue avant de parler.

—Et n'avez vous-t'y point d'enfant ? —demanda-t-il tout à trac, n'y a-t-il pas auprès de vous ?....

Jules se mordit les lèvres.

—Je crois que j'aurais bien mieux fait de me taire, —murmura-t-il à part lui.

Tristement, Fédor répondait :

—Si, nous avons eu une fille.... Et nous l'avons.... perdue !....

—Quand je disais que j'aurais bien mieux fait de me taire.... Mais je ne vous l'ai point demandé pour mal faire....

Fédor ne répondit point.

Il s'était tout d'un coup laissé aller à une méditation profonde.

Et Marcelle songeait, de son côté, tandis que les yeux de Jules Raisin couraient, tout embarrassés, de l'un et de l'autre.

Fédor se disait, avec une gêne toujours persistante, qu'il avait été obligé d'avoir recours à deux gredins.

Pourquoi ne ferait-il pas appel une seconde fois à Jules Raisin dont le concours lui avait été déjà si utile ?

—Tu vas dîner et coucher ici, —lui dit-il, —et demain matin, je te parlerai....

Et le comte Stroganof ajouta :

—Peut-être aurai je un service à te demander... Qui sait si ce n'est pas encore la Providence qui m'a fait te trouver sur ma route.

—Appelez-moi Forster.... commanda Fédor. Le garde se montra.

Sur son visage on pouvait couramment lire qu'il

n'était point encore revenu de la stupeur qu'il venait d'éprouver.

—Forster, chargez-vous de ce garçon-là, faites-le bien dîner, donnez-lui à coucher, ayez-en le plus grand soin.

L'ébahissement du garde allait croissant.

Cependant il ne répliqua rien à l'ordre qu'il venait de recevoir, si surprenant qu'il pût être.

Il dit simplement à Jules Raisin :

—Venez.

—Oui, mon mignon, je vous emboîte le pas....

Et je vas tâcher de vous adoucir un brin, car vous avez l'air joliment en colère.

—Pien ! Pien !...—gronda Forster quand il eut emmené Jules.—Nous ferons ça demain, si les praconniers sont mieux traités que les cardes !...

—Braconnier ! braconnier !—fit Jules Raisin en se rebiffant.—C'est-y donc braconner que de chasser chez les autres ?... On a le tort de ne pas m'inviter, voilà tout... Si on m'invitait, je ne braconnerais pas. Voilà toute la différence. Trouvez-m'en une autre, vous qui êtes un malin.

Ce raisonnement ne parut nullement être du goût de Forster, qui néanmoins se conforma de point en point aux ordres de son maître, si bien que Jules Raisin fut bien soigné, bien traité, et fit le lendemain matin la grasse matinée.

Il n'était même point complètement vêtu, quand un domestique vint le prévenir que le comte Stroganof désirait lui parler.

—Braves gens ! j'y vas, je ne veux point faire attendre M. Fédor.

Ce dernier, depuis la veille, avait réfléchi.

Et ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, en toute circonstance grave, il avait consulté Marcelle.

—Je sais ce que vous allez me dire,—répliqua celle-ci, car elle avait deviné avec ce tact féminin, porté à la plus haute puissance lorsque la femme est une mère,—oui je sais ce dont vous voulez me parler, c'est de Jules Raisin qu'il s'agit.

—Oui, ma chère aimée, vous m'avez deviné.

Marcelle poursuivait.

—Vous avez pensé, vous voyant dans la triste nécessité d'employer ces deux misérables qui trouvent abri sur les terres des Souches, à la Hairelle, vous venez de songer à utiliser ce brave homme, qu'un providentiel hasard vient de mettre encore sous vos pas.

—C'est exact.... Oui, c'est bien cela que je voulais vous dire.

—Celui-là ne nous trahira pas.... Il sera pour nous, avec nous.... Nous n'avons aucune inquiétude à avoir à son sujet....

—Alors vous me conseillez de lui confier notre secret ?

—Voulez-vous que je le fasse moi-même ?

—Vous voulez que je lui explique à quoi tendent tous nos constants efforts ?

—Faites-le, j'allais vous en prier.

—Non ! ma chère amie. Parler encore de toutes ces misères serait pour vous un nouveau déchirement de cœur.—Je vais moi-même avoir une explication avec Jules Raisin.

Et il avait fait appeler le petit homme qui ne se pressait point, comme d'ailleurs en toutes circonstances.

—Et vous avez bien dormi ?—fit-il en arrivant à Fédor.

A la physionomie grave du comte Stroganof, il reprima son air jovial.

Avant d'en arriver à la triste confidence, Fédor posa une question à Jules Raisin.

—Peux-tu disposer de ton temps, et passer quelque temps aux Souches ?

Les yeux de Jules Raisin pétillèrent de plaisir.

—Bien sûr ! Bonnes gens !... rester tranquille dans une bonne maison—vous me demandez ça !... C'est-y pour rire ?...

—Non ! c'est très sérieux. Je désire, si c'est possible, te garder auprès de moi pendant quelque temps.

Jules Raisin se gratta l'oreille d'un geste familier.

—Vous m'emmenez donc à la chasse avec vous... ?

—Les jours où je chasserai, je le veux bien.... mais je ne sors guère.

—Vous me donnez vous t'y la permission de tirer un coup de fusil par-ci par-là....

—Tu chasseras tant que tu voudras, lorsque tu n'auras rien à faire.

Du coup, Jules Raisin fut transporté, et malgré sa jambe en retard, il dessina un double entrechat qui, pour n'avoir point été réglé par Justamant, n'eût pas moins fait honneur, par sa légèreté, à un disciple de Terpsichore....

—Bonnes gens ! en voilà une chance.... C'est sérieux ce que vous me dites-là ?...

—En veux-tu la preuve ?

—Dame, je ne demande pas mieux, parce que votre grand séquot, il n'a pas l'air commode....

—Appelez-moi Forster.

Le garde-chef apparut.

Il n'était toujours pas remis de ses émotions de la veille.

—Forster, — dit le comte Stroganof, — si vous rencontrez ce brave homme-là chassant dans les bois des Souches, vous ne lui direz rien, je lui en donne l'autorisation.

Cette fois, Forster faillit tomber à la renverse.

Jules Raisin le tenait à l'œil, le guignant d'un air marquois.

Forster était tellement médusé qu'il baragouinait des phrases incompréhensibles.

A la fin, redevenant plus calme :

—Je vois bien ce que c'est,—dit-il avec lenteur, tandis que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front dénudé,—oui, je vois bien ce que c'est, monsieur le comte a assez de mes services, et il emploie ce moyen pour me dire de m'en aller.... J'aurais préféré le savoir plus tôt, et autrement.

Fédor s'était mis à rire.

—Mais non ! Forster ! Il n'est pas question de vous remercier.... Je suis très content de vous... Seulement, par le plus grand des hasards, j'ai rencontré ce brave garçon, que j'ai connu dans le temps, que j'aime beaucoup, et je lui donne une autorisation dont il n'abusera pas. Allons, Forster, donnez lui la main. S'il vient des braconniers de ce côté, il vous sera utile, vous le verrez.

Forster ne semblait nullement convaincu.

—Ça va devenir impossible de garder,—dit-il,—ça ne sera plus la peine, si on permet aux braconniers de venir tuer les faisans....

—C'est bien, Forster, et calmez-vous.... La permission que je viens de donner ne causera aucun désordre.

Le garde-chef se retira.

—Maintenant, Jules,—reprit Fédor,—écoutez-moi bien. Ce n'est point de chasse qu'il s'agit... J'ai besoin de toi pour essayer de me rendre un service au moins aussi grand que celui que tu m'as rendu il y a tantôt dix-sept ans....

—Tout ce que vous voudrez, monsieur Fédor.

Et le comte Stroganof commença son douloureux récit.

—Bonnes gens,—répétait Jules Raisin,—c'est-y Dieu possible !... Faut-il qu'ils en aient eu du vice tout de même !... Ah ! bon Dieu ! si ça ne fait pas frémir.

Et quand il eut tout entendu :

—Qu'est-ce qu'il faut faire, monsieur le comte ? Je vous donnerai ma peau, si vous voulez, bien qu'elle ne vaille pas grand'chose.... Mais c'est que je ne pourrai vous être ben utile, voyez-vous... parce que le frère et la sœur n'ont pas dû m'oublier.... comme bien vous pensez, et que je ne peux aller rôder autour de Vernon sans les mettre en éveil.

—Tu battras le pays, à distance, et sauras surtout ce que vont faire deux hommes que je suis obligé d'employer et en qui je n'ai nulle confiance.

—Pour ça, je les suivrai, monsieur Fédor, au doigt et à l'œil.... Et vous savez que vous pourrez avoir confiance en moi.

De tout temps, pour les affaires politiques, aussi bien que pour les affaires mystérieuses, on a pratiqué la contre-police.

Voilà donc Jules Raisin élevé à la dignité de contre-politicien, et chargé de surveiller les faits et gestes de Gaston Souchard et de cet excellent gentilhomme se nommant Romain de la Glan dière.

Laissons Jules Raisin commencer ses nouvelles fonctions et revenons à l'habitation de Vernon, où nous allons trouver l'affreuse Henriette, Irma et certains autres acteurs de notre drame.

Depuis que nous l'avons quitté, Vernon était méconnaissable.

Henriette Dementières s'était décidée à faire exécuter de grands travaux d'amélioration et d'embellissement, auxquels jusqu'alors elle n'avait jamais songé.

Ne s'était-elle pas avisée, dans sa vieillesse, de vouloir faire enclore le petit parc de Vernon ?

Elle en avait parlé chez des fournisseurs à Souesmes, à Salbris. Elle avait poussé des hélas ! en supputant tout l'argent que ce grand mur de clôture allait coûter.

—Mais c'est très drôle,—répétait-elle,—moi qui n'ai jamais été peureuse, sur mes vieux jours, je commence à avoir une terreur atroce des rôdeurs et des voleurs, et les routes sont toujours sillonnées maintenant par des hommes à mauvaises figures.... Enfin j'ai longtemps hésité, mais mon parti est pris, on va commencer les travaux.

Et effectivement, sans plus tarder, des maçons avaient été embauchés à Salbris, et les charrois avaient commencé et le mur s'élevait maintenant peu à peu, remplaçant la haie vive qui était cependant assez épineuse et assez épaisse pour empêcher de pénétrer dans le petit parc de Vernon.

Mais les terreurs de Mlle Dementières, étaient sans doute très violentes, car elle exigeait un mur très haut et tout spécialement garni de forts tessons de bouteilles.

La gelée passait, la terre n'était plus durcie. A ces après jours avait succédé une saison humide et brumeuse.

Et dès la première heure, Mlle Henriette était levée, attendant les travailleurs, les morigénant, les excitant et leur reprochant constamment leur lenteur, tout en ne les perdant pas de vue une seconde.

Quand elle allait déjeuner, et qu'elle était forcée de lever le siège, elle appelait Irma d'une voix glapissante, et la femme de Romain courait et allait la remplacer, et à son tour ne perdait pas de vue un seul instant les ouvriers.

Un matin,—matin d'un jour brumeux et triste,—Mlle Henriette était à son poste habituel.

—Tiens,—fit elle tout à coup,—vous étiez plus nombreux hier.... Bien certainement, vous étiez plus.... Voyons donc.... Il manque quelqu'un, j'en suis sûr....

—Il manque Merlot,—répliqua l'un des ouvriers,—il n'était point avec nous à la sortie du bourg.

—Et pourquoi n'est-il pas venu Merlot,—demanda aigrement la vieille fille.

—Dame, nous ne savons pas, mademoiselle.

Au même instant Goubert, l'un des travailleurs, s'écria :

—Tiens le voilà justement qui s'amène....

Merlot, un grand gars de trente ans, environ, à la physionomie ouverte et franche, arrivait effectivement, ses outils sur l'épaule.

Mlle Dementières devint tout à coup cramoisie.

—Et qui vous a permis de traverser le parc,—fit-elle d'une voix glapissante.—Par où êtes-vous passé ?...

Mlle Henriette avait exigé, dès avant le commencement des travaux, que les travailleurs arrivassent à leur chantier, c'est-à-dire au pied du mur qu'ils étaient occupés à construire, en faisant le tour du parc et en se gardant bien de passer par la maison, de traverser le jardin et de prendre par les allées.

Or, Merlot venait d'enfreindre cette consigne formelle.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

—Les Français vont, dit-on entreprendre un voyage au Pôle Nord, dans un but scientifique. Qu'ils réussissent !

—Chez les marchands de vins, les cochards commencent par battre la campagne ; dans les rues ils battent les murailles, et quand ils arrivent chez eux, ils finissent par battre leurs femmes.

—La coutume de bénir l'eau, dans les églises catholiques, le dimanche matin, avant la messe, est attribuée généralement à un ordre du Pape Léon IV (847-855). Quelques auteurs combattent cette opinion.

—On vient de faire le recensement de la population de l'Irlande. Elle est de 4,770,127 âmes. C'est 625,000 de moins qu'en 1808, 3,405,000 de moins qu'en 1841, et 377,000 de moins qu'en 1881. Ces chiffres lugubres prouvent une chose : c'est que l'émigration décime aujourd'hui comme autrefois la pauvre Irlande.

—Historique : Deux médecins n'ayant pu tomber d'accord sur le traitement à faire suivre à leur malade, se sont pris de querelle, et finalement ont fini par argumenter à coups de revolver et se sont tués tous les deux. On affirme que le malade est en bonne voie de guérison. Qu'on vienne donc contester maintenant la puissance de la médecine !

—Les journaux de Londres rapportent que lord Dufferin, l'ex vice-roi des Indes, prononçant un discours devant les étudiants du collège de Saint-Andrews, a vivement engagé la jeunesse anglaise à s'initier aux langues étrangères. "Entre toutes, a-t-il dit, il en est une qui vous est indispensable : c'est la langue française." Cet hommage d'un homme d'État et d'un lettré tel que lord Dufferin à la langue de Bossuet est bon à signaler.

—Les petits fermiers et les pauvres d'Irlande sont grandement effrayés par la découverte que les germes de patates distribués par le gouvernement anglais, ne valent rien. La semence mise en terre, depuis plusieurs semaines, n'a pas donné signe de vie. La pomme de terre étant la nourriture presque exclusive des populations pauvres de l'Irlande, on comprend quel malheur ce serait pour le pays, si la récolte de ce tubercule allait manquer encore cette année.

—Wilfrid Blunt, un anglais bien connu comme éleveur de chevaux Arabes, dit que, d'après son opinion, le cheval Arabe appartient plutôt aux races des chevaux sauvages de l'Afrique qu'à celles de l'Asie : il aurait été introduit dans l'Arabie Méridionale par le chemin de l'Abyssinie, et de là, aurait remonté vers le Nord. Le cheval Arabe était inconnu en Europe avant les invasions des Musulmans, mais depuis lors, sa race s'est rapidement développée dans tous les pays dont les habitants font des pèlerinages à La Mecque. Le Barbe du Nord de l'Afrique, l'Andalou d'Espagne, le Turc, le Persan et le Turcoman ont été largement infusés durant des siècles avec du sang Arabe. Les premiers chevaux Arabes en Angleterre sont venus, très probablement, d'abord d'Espagne et de France,

et plus tard aussi les Croisés ont dû en ramener avec eux de la Palestine.

—On vient d'expérimenter à Vienne une serrure extraordinaire pour portes cochères : cette serrure a l'avantage d'éviter aux locataires une attente dans la rue. Chaque locataire a sa clef ; il l'introduit dans la serrure Cerberus, c'est là son nom, et la porte s'ouvre d'elle-même, en avertissant, par une sonnerie électrique, le concierge de l'immeuble. En même temps une lampe électrique s'éclaire dans le corridor et permet de reconnaître la personne qui rentre. La porte se ferme automatiquement, sans bruit, et la lumière s'éteint en même temps que la sonnerie s'arrête. Détail original : une clef chasse l'autre ; elles restent toutes dans la serrure, et le lendemain sont rendues par le concierge, qui en fait le tri, à chaque locataire.

—Un des arbres les plus beaux et les plus utiles est le "Laurus Camphora", ou l'arbre à camphre. La graine doit être mise en terre aussitôt maturité, parce que l'huile essentielle que contient la semence devient vite rance et se décomposant, détruit le pouvoir du germe. Mise en terre lorsqu'elle est fraîche, la graine pousse en cinq ou six semaines. La croissance du camphrier se fait presque aussi rapidement que celle de l'Eucalyptus, dont il partage aussi les propriétés ; on prétend que, comme l'Eucalyptus, il assainit un pays en détruisant, par ses exhalaisons subtiles, les germes de la Malaria. Dans les districts du Japon, dans lesquels cet arbre est planté en grande quantité, la Malaria est inconnue. La hauteur du Camphrier atteint de trente à quarante pieds, le bois obtient en Californie une plus grande dureté que celui de l'Eucalyptus. Les malles et les caisses construites avec le bois de camphre préservent indéfiniment des mites les fourrures ou les vêtements de laine. Quant aux propriétés médicinales, elles sont trop connues de tout le monde pour que nous jugions nécessaire d'appeler sur elles l'attention de nos lecteurs.

NOTICE SUR LE VIN AU QUINQUINA DU DR. ED. MORIN

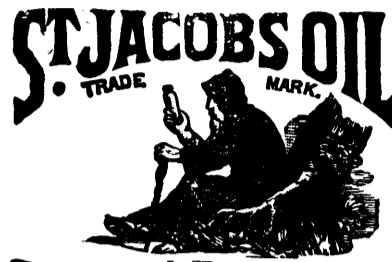
Ce vin est composé d'éléments essentiellement toniques et reconstituants qui font partie du sang. Il est bien prouvé par toutes les statistiques médicales, que la plupart des maladies sont entraînées par l'appauvrissement du sang. Que doit-on chercher alors, quand on peut traiter les nombreuses maladies qui en résultent ? Un médicament sérieux, essentiellement tonique et reconstituant, c'est à dire ce qui tonifie ce qui noie, ce qui donne au sang la vigueur et les éléments constituant nos organes et qui augmente sa richesse en globules. On ne saurait s'adresser alors à de plus puissants toniques que le "Vin au Quinquina" du Dr Ed. Morin. C'est assurément, de tous les vins médicinaux, le plus tonique, le plus substantiel, le plus digestif, le plus fortifiant ; il remédie au dépérissement des maladies, il vivifie le sang appauvri.

Pour s'adresser, chez Dr Ed. Morin & Cie. Québec.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoindrit les genévives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur

remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Des froids rigoureux et des tempêtes se produiront ; ils seront suivis d'engèures, avec enflure, démangeaison et brûlure. Pour tous ces maux, l'Huile de Saint-Jacob est le meilleur des remèdes.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX, MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS, MAUX DE GORGE, ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui put lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Geneva Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer l'

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

MAISONS RECOMMANDÉES

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merlins à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame

Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successor de feu Victor Bourgeon

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE SIE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER

J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building,
Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTREAL

DR J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

258, RUE ST-LAURENT

Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

HARTSHORN'S

SELF-ACTING

SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.

NOTICE
AUTOGRAF
OF
THE GENUINE

HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.

SOLD BY ALL DEALERS.

Factory, Toronto, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston,—*9.00 a.m., †*8.15 p.m.
 Toronto—*9.20 a.m., †*8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc. *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc.,
 †*11.45 a.m.
 Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, *9.20
 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m.,
 †*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seule-
 ment.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de
 1.30 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. †*7.45 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. †*8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., †*8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.]
 et *10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.
 Ste Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.
 m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam.
 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p.m., de St-
 Lambert, faisant connection avec le train
 qui laisse la gare Bonaventure à 3.15 p.m.
 Marrieville, St-Césaire, 5.00 p.m.
 †Samedis exceptés. †Tous les jours, di-
 manches inclus. Les autres trains les jours
 de semaine seulement tel qu'indiqué.
 Chars-palais et chars-dortoirs. † Les
 trains laissant Montréal les samedis ne font
 point connection.

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
 HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
 WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix
 de PIANOS et ORGUES fabriqués en Ca-
 nada.
 Catalogues expédiés sur demande. Ac-
 cords et réparations faits à ordre.
 Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

EMPLOYEZ LA LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui ren-
 dre ou conserver sa couleur de
 rose, faire disparaître les ROUS-
 SEURS, le MASQUE et autres taches
 de la PEAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix: 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

GUÉRISON PROMPTE DES BRONCHES ET DES BRONCHITES

PAR LE SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme
 suit: *Sirup de Térébenthine du Docteur
 Lavolette*.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

OXYR

GUERIT la dyspepsie, la
 consommation, les scrofules,
 débilité générale, les er-
 reurs de jeunesse, etc.

Prix: 10, 35 et \$1.00

Envoyez sur réception du prix
 OXIER Ag. Boite 748,
 Montréal, P. Q.

En vente chez S. LACHANCE
 pharmacien,
 1540, Sainte-Catherine

RÉGULATEUR
 de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du
 Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me
 conseilla d'essayer le "Régulateur de la San-
 té de la Femme" du Dr J. Larivière de Man-
 ville, R. I. et après en avoir pris une bou-
 teille sans beaucoup de succès, j'étais déci-
 dée de ne plus continuer. Mon amie me con-
 seilla de persévérer et avant d'en avoir pris
 trois bouteilles je commençai à ressentir un
 grand soulagement. Je continuai à en faire
 usage et aujourd'hui je suis complètement
 guérie. Ce remède est le véritable a. l. i. de
 la femme." A vendre chez la plupart des
 pharmaciens ainsi que mes "Females Por-
 rous Plasters" (les seuls emplâtres recom-
 mandés par les meilleurs médecins) que
 j'envoie aussi par la malle sur réception de
 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.

LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME

Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature
 articles de fantaisie, objets de piété blanc,
 d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
 cette préparation délicate et rafraîchis-
 sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,
 empêche les peaux mortes et excite la pousse
 excellent article de toilette pour a cheveu-
 re. Indispensable pour les familles. 25 cts
 a bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien.
 177 rue St-Laurent

A. HURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et
 Dorchester, Téléphone
 Bassin Wellington, en face des
 Bureaux du Grand-Tronc
 Téléphone 140

Saint-Nicolas, journal illustré pour gar-
 çons et filles, paraissant le
 jeudi de chaque semaine. Les abonnements
 partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris
 et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10
 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12
 francs. S'adresser à la Librairie Ch. Dela-
 grave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

Voitures d'Enfants!

En JONC, AMBOU, etc., depuis \$6.50
 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de
 la Puissance. Escompte spécial accordé aux
 acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un
 dividende de TROIS ET DEMI pour cent
 (3½ p.c.), payable le PREMIER jour de
 JUIN prochain, a été déclaré pour le semes-
 tre courant, sur le capital versé de cette
 institution.

Les livres de transport seront en col-
 quence le 20 au 30 mai inclusivement.

Avis est aussi donné que l'assemblée gé-
 nérale annuelle des actionnaires de la dite
 banque aura lieu en son bureau principal
 à Montréal, MARDI, le SEIZE JUIN
 prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.
 U. GARAND,
 Caissier.

MAISON BLANCHE

65, RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour
 hommes

Tels que: Chemises et Cravates de haut goût.
 Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mou-
 choirs, Parapluies, etc.

A BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES EXTRAITS "Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers
 importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell: 6930

Spécialité: Résidences privées

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
 Leçons privées données à l'atelier ou à domi-
 cile. Classe du soir trois fois par semaine.
 E. LEFEUNTIN,
 Artiste-peintre.
 No 62, rue St-Jacques, Montréal

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY

Pour le soulagement
 et la guérison de
 l'Asthme, de la
 Bronchite,
 du Catarrhe, du
 Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez
 une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU
 Dr NEY est offert au public en toute confiance.
 Les mérites de cette excellente préparation sont
 attestés par de NOMBREUX TÉMOIGNAGES. Faute
 d'espace, nous ne donnons que quelques extraits
 de deux de ces attestations.

La Rv. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général
 de St-Boniface, Manitoba, dit:
 "... Quant à l'effet de votre Spécifique An-
 tisthmique, je crois qu'il vaut ce qu'il pro-
 met. S'il ne guérit pas toujours, il soulage in-
 failliblement."

St-Boniface, 8 Juin 1887. SŒUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:
 "J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-
 ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plu-
 sieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai
 eu un cas particulièrement grave dans la per-
 sonne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique in-
 vétéral depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tel-
 lement mal, qu'il craignait la suffocation. Je
 lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE AN-
 TI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt
 la respiration reprit son cours régulier. Il y a
 de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que
 j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette
 époque. Je n'ai donc qu'à louer de l'usage
 de cette excellente préparation.

St-Félix de Valois, G. DESROSIER, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de
 50 cts et de \$1.00.
 Franco par la malle sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE
L. ROBITAILLE, Pharmacien
 JOLIETTE, P. Q.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 51

AVIS est par le présent donné qu'un di-
 vidende de TROIS-ET-DEMI (3½) pour
 cent, sur le capital payé de cette Institu-
 tion, a été déclaré pour le semestre courant
 et sera payable au bureau de la Banque, à
 Montréal, le et après LUNDI, le 1er JUIN
 prochain. Les livres de Transfert seront
 fermés du 18 au 31 Mai, inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des action-
 naires aura lieu au bureau de la Banque,
 mercredi, le dix-sept Juin prochain, à une
 heure p. m.

Par ordre du Bureau.
 A. D. MARTIGNY,
 Dir.-Gérant.
 Montréal, 18 avril 1891.

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
 Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

BAUME NASAL

NE FAILLIT JAMAIS GUÉRIT LE RHUME DE CERVEAU ET LE CATARRHE

C'est un remède certain et prompt pour
 guérir le Rhume de Cerveau dans toutes
 ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour
 toujours, Infaillible.

Plusieurs soldantes maladies sont sim-
 plement des symptômes du Catarrhe, tel
 que: Mal de tête, surdité partielle, perte
 de l'odorat, mauvaise haleine, crachats
 glaireux, nausées, sensation de débilité,
 etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes
 ou d'autres semblables, c'est que vous avez
 le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de
 temps pour vous procurer une bouteille
 de BAUME NASAL. Soyez sûr, à temps,
 un rhume de Cerveau n'égale pas un
 Catarrhe, suivi de consanguinisme et de mort.

Le BAUME NASAL est en vente chez
 tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de
 poste payés sur réception du prix (boîte
 ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

DEPARTEMENT

—DES—

Manteaux et Costumes

Notre département de manteaux et costumes pour dames et jeunes filles, est très complet dans toutes les lignes. Nous avons les plus hautes nouveautés et nos prix sont les plus bas.

GILETS POUR DAMES

dans toutes les grandeurs, choix immense dans tous les prix depuis \$1.75

GILETS POUR ENFANTS ET JEUNES FILLES

en bleu marin, gris et drab; assortiment complet de grandeurs. Gilets en jerseys bleu marin, depuis \$1.25

DOLMANS ! DOLMANS !

Dolmans d'été, frap broché, en soie perlée et en dentelle, les plus hautes nouveautés ne Londres, Paris et Berlin.

COLLERETTES ! COLLERETTES !

Grand choix de collerettes en draps et serges dans toutes les nouvelles nuances et noir, braïdées et perlées, très en demande. Collerettes en dentelle, l'assortiment le plus complet.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2198

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Marcellou, 20c; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Mariouette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c; Bacc Course, galop, C.-D. Blake, 20c; Marche Fantastique, A. Latour, 15c; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, sérénade à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,

1898 rue Sainte-Chatherine.

GRANDE REOUVERTURE DE L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame. près du Carré Ohaboilles

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Ohaboilles

36445



LE

Johnston's Fluid Beef

Est très utile pour rendre la soupe et les sauces plus exquises, et il est d'une valeur incontestable pour la cuisine.

Nouveautés du Printemps !!

J. R. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sittou & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE

W. D. McLAREN

Donne pleine Satisfaction

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Harlock, du Presbytère écrit: "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre "et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1898..... \$2,091,983 57
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.



TIRAGES EN JUIN 1891 : 3 ET 17 JUIN

5134 LOTS VALANT..... \$52,746
GROS LOT VALANT..... \$15,000

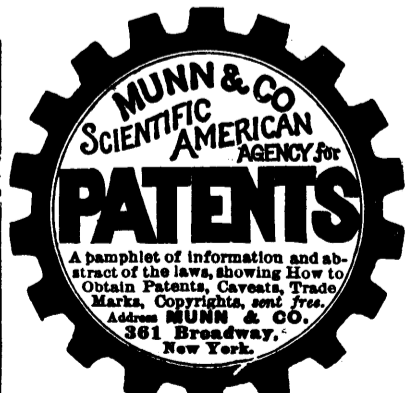
Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



THIS PAPER may be found on file at Geo. J. Howell & Co's Newspaper Ad. Publishing Bureau (25 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

Attraction sans précédent

Plus de deux millions distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. L. ...
J. A. Early

Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

E. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MAUDI, 16 JUIN 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$100,000 est.....	\$100,000
1 PRIX DE \$50,000 est.....	\$50,000
1 PRIX DE \$10,000 est.....	\$10,000
1 PRIX DE \$5,000 est.....	\$5,000
5 PRIX DE \$2,000 sont.....	\$10,000
5 PRIX DE \$1,000 sont.....	\$5,000
10 PRIX DE \$500 sont.....	\$5,000
25 PRIX DE \$200 sont.....	\$5,000
100 PRIX DE \$100 sont.....	\$10,000
200 PRIX DE \$50 sont.....	\$10,000
500 PRIX DE \$20 sont.....	\$10,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	\$100,000
100 PRIX DE \$500 sont.....	\$50,000
100 PRIX DE \$200 sont.....	\$20,000

PRIX TERMINAUX

1,968 PRIX DE \$200 sont..... \$393,600

3,144 prix se montant à..... \$2,159,640

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$40; Demi, \$20; Quarts, \$10
Huitièmes \$5; Vingtièmes \$2;
Quarantièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express de BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'à l'année mille neuf cent dix-neuf.